

LE SENS DE L'AMOUR

DANS LE MONDE



MORALE
ANTHROPO-
SOPHIQUE

RUDOLF

STEINER

RUDOLF STEINER

LE SENS DE L'AMOUR

DANS LE MONDE

suivi de

MORALE ANTHROPOSOPHIQUE

Introduction de S. Rihouët-Coroze

TRIADES-ÉDITIONS

4, rue Grande-Chaumière, 75006 Paris

1977

Éditions du Centre Triades

Collection LA VOIE OUVERTE (format de poche)

1^{re} série :

N° 1 : Rudolf Steiner : Comment acquérir des connaissances sur les mondes supérieurs, ou l'initiation.

N° 2/3 : Rudolf Steiner : La science de l'occulte.

N° 4/5 : S. Rihouet-Coroze : Qui était Rudolf Steiner ? Une épopée de l'esprit au XX^e siècle.

N° 6 : Rudolf Steiner : Théosophie : la connaissance suprasensible du monde et de la destinée.

Nouvelle série :

N° 7 : Rudolf Steiner : Le sens de la vie, – Le sang est un suc tout particulier – « Notre Père ».

N° 8 : Rudolf Steiner : Le sens de l'amour, – Morale anthroposophique.

N° 9 : Rudolf Steiner : Le sens de la mort. Physionomie de la mort – Échanges d'influences entre les vivants et les morts, – Expériences d'au-delà du seuil.

La première série de « La voie ouverte » a publié 3 ouvrages de base de Rudolf Steiner qu'il a lui-même rédigés.

La nouvelle série emprunte cette fois à son œuvre orale. Elle groupe des sténographies de conférences qui n'ont jamais été revues par l'auteur. L'intensité de sa vie d'instructeur en effet n'a pas laissé à Rudolf Steiner le temps de relire les textes ainsi accumulés (ils sont environ 6 000). Il dut se borner à faire imprimer au début de toute publication : « texte non revu par l'auteur ». Il souligna en outre le caractère spécifique de conférences faites pour un public particulier, préalablement averti des bases de l'Anthroposophie. Ces conférences sont aujourd'hui largement imprimées, traduites, diffusées. Le lecteur qui tire profit de l'enseignement qu'elles contiennent doit pourtant avoir présent à l'esprit que des glissements peuvent être intervenus entre la pensée de l'auteur et les moyens de transmission. Seule une connaissance approfondie de l'Anthroposophie apporte une pleine sécurité d'interprétation.

Le sens de l'amour dans le monde

Notes abrégées prises à une conférence de Rudolf Steiner faite à Zurich le 17 décembre 1912.

Titre original :

« *Die Liebe und ihre Bedeutung in der Welt* », –

GA N° 143.

Première édition française.

Morale anthroposophique

Trois conférences faites par Rudolf Steiner à Norrköping du 28 au 30 mai 1912, d'après une sténographie non revue par l'auteur.

Titre original :

« *Theosophische Moral* » – GA N° 155.

Première édition française dans « La Science spirituelle »,

13^e année (1934), traduction d'Eisa Prozor.

**LE SENS DE L'AMOUR
DANS LE MONDE**

**MORALE
ANTHROPOSOPHIQUE**

SOMMAIRE

INTRODUCTION par S. Rihouët-Coroze

LE SENS DE L'AMOUR DANS LE MONDE

MORALE ANTHROPOSOPHIQUE

Première conférence.

Deuxième conférence.

Troisième conférence.

INTRODUCTION

S. Rihouët-Coroze

Avant d'aborder le texte de Rudolf Steiner que publie ce Cahier, le lecteur trouvera dans les pages qui suivent des indications sur le sens à donner ici au mot « amour ». Des équivoques seront ainsi dissipées, et le mot d'« amour », si galvaudé, sera rendu à la dimension cosmique que Rudolf Steiner lui donne.

Cette introduction est extraite de la revue « Triades » dans son numéro spécial : « Terre d'amour », tome XVI.

L'amour est la substance première

L'évolution décrite par Rudolf Steiner prend son départ non pas dans un commencement abstrait, mais dans un acte de sacrifice – celui des Trônes. Le don des Trônes est un acte d'amour pur auquel remonte la création du premier germe de l'être humain. Il est impossible à l'actuelle pensée humaine de se représenter un acte créateur tirant un tel germe de conditions qui échappent encore au temps et à l'espace. L'expression « tirer du néant » n'est qu'un pis-aller pour approcher la représentation de cet acte, et il faut lui préférer « sacrifice » ou « don d'amour pur ». Seule l'idée d'un feu qui brûle sans flamme peut évoquer ce brasier divin d'amour créateur.

La création naît donc d'un acte d'amour. Ce don est accueilli sous sa forme la plus primitive qui soit : celle d'un état de pure chaleur. Bien qu'encore immatériel, cet

état de chaleur a un caractère qui restera attaché à toutes les manifestations de l'amour, quelles qu'elles soient.

La première manifestation de l'amour au moyen de la chaleur entraîne l'apparition du temps (ancien Saturne), puis de l'espace (ancien Soleil). De la description détaillée faite en maintes circonstances et sous maints aspects par Rudolf Steiner (notamment dans « Science de l'occulte »), dégageons seulement que l'évolution progresse de phase en phase, passant par des alternances rythmiques de concentration et d'expansion d'une plus ou moins grande amplitude. Le Cosmos, matrice géante, imprime au germe humain ses pulsations ; l'espace et le temps se métamorphosent plusieurs fois, et le germe de vie actualise, étape par étape, le plan divin cosmique qui l'a *conçu* (le mot *conçu* a ici son double sens de former une image en esprit et d'engendrer un germe). L'esprit du monde *pense* l'être humain, cependant qu'il engendre et nourrit sa formation.

On se fait une image de cet esprit du monde lorsqu'on le voit composé de neuf Essences qui expriment toutes des qualités spirituelles différentes et hiérarchisées dans l'évolution. Les chrétiens des premiers siècles ont encore eu la connaissance de ces hiérarchies célestes qui « chantent devant le trône de Dieu » et sont les exécutrices de ses œuvres. Leurs noms ne survivent plus aujourd'hui que comme de vagues vestiges, parfois sous une forme grecque, parfois sous une forme hébraïque. Du haut en bas de l'échelle, ces noms sont ceux de : *Séraphins, Chérubins, Trônes, Kyriotetes, Dynamis, Exousiaï, Archai, Archangeloï, Angeloï*. Il est important de savoir que, parmi ceux qu'on n'appelle plus aujourd'hui que « les neuf chœurs des Anges », le groupe des trois plus hautes hiérarchies possède les attributs de l'Amour, de la manifestation de la Vie, et du Vouloir cosmique, dont elles ont imprégné le germe humain tiré de leur essence. Ces trois forces : *Amour, Vie, Vouloir*, font un tout, indissolublement lié en l'homme.

Ainsi, l'être humain est né du don primordial des Trônes auquel se sont mêlés ensuite les dons des autres hiérarchies. Quelle image essentielle ces êtres spirituels conçoivent-ils lorsque, « au bord du trône de Dieu dont ils ont la vision », ils engendrent le germe humain, l'image d'une future et nouvelle hiérarchie céleste qui sera la dixième et leur ressemblera, tout en assumant dans l'ensemble une fonction particulière qui sera son œuvre, le but final de sa progression ? Son rôle sera d'actualiser la force qui n'est encore qu'en puissance dans l'évolution, celle de la liberté, sans pourtant l'opposer à l'amour. Au contraire, *elle devra unir amour et liberté*. Pour atteindre ce but qui n'est encore que contemplé, l'évolution humaine va donc réclamer des conditions encore jamais réalisées et qu'il s'agit de faire apparaître. L'homme doit un jour être « comme les dieux », c'est-à-dire devenir créateur (« Faisons l'homme à notre image », dit, dans la Bible, Jéhovah). Il devra être à la fois créateur et libre. Les conditions de la liberté vont donc devoir être instaurées pour lui, et apparaître pour la première fois dans le Cosmos.

Or, quelles sont les conditions de la liberté ? Dans quelles circonstances peut s'exercer la liberté ? Il faut de toute évidence que celui qui doit se décider librement puisse ne pas être contraint, qu'il apprenne par conséquent à s'orienter par lui-même, en passant par l'embarras du choix, la possibilité de se tromper, d'hésiter, de douter... Nulle loi ne doit s'imposer à lui comme une nécessité fatale pour lui dicter sa conduite ; nulle lumière ne doit du dehors lui désigner son choix, sinon ce choix obligé serait sans valeur. Il doit se sentir seul, connaître un vide intérieur dans lequel plus aucune voix ne lui parvient, afin qu'il tire de lui la force d'extraire de ce néant ce qui sera sa création pure, née des lumières qu'il aura su découvrir en lui-même. Seul ce chemin lui fera gagner les certitudes à partir desquelles il pourra créer.

Mais les esprits divins qui ont conçu l'homme en vue de cette liberté, peuvent-ils eux-mêmes le plonger dans l'état de doute ? Ils ne le peuvent pas directement, vu qu'ils ne connaissent pas cet état. Ils ne peuvent que retirer de lui leur grâce, refuser leur lumière et la contemplation de leur évidence, bref brouiller les pistes que l'homme serait toujours tenté de suivre pour rentrer dans la lumière et l'amour originels. Alors intervient dans l'évolution un pacte dont toutes les grandes cosmogonies nous ont gardé des échos. Le monde divin des Hiérarchies se scinde au fur et à mesure de l'évolution, et cela à chacun de ses niveaux. Une partie reste *celle des divinités régulières* qui portent en elles Amour, Puissance, Sagesse, tels qu'ils sont le pur reflet de Dieu. L'autre partie devient celle des *dieux des obstacles*.

Ces influences multiples et contraires vont désormais s'entrecroiser dans le champ de l'existence humaine, comme dans le monde entier qui est son habitat. Pour l'être humain, – graine en qui a été déposée la vie née du don d'amour des êtres spirituels réguliers, – l'évolution devient une suite aventureuse de chutes qui doivent le mener à prendre conscience de ce qu'il est, seul et par lui-même.

L'amour humain est né de l'isolement

Comme tombe à terre la semence qui se détache de la plante porte-graines, l'enfant des dieux choit dans la condition humaine. Tous les récits cosmologiques des anciens peuples appellent ce changement d'état : « chute », ou « descente » ; et comme l'apparition du germe humain avait entraîné celle du temps et de l'espace, la chute de l'homme sur terre entraîne la

matérialisation de la planète, sa fragmentation et le rejet de la Lune.

Enfermée dans un corps physique durci et voué à la minéralisation, la semence d'esprit survit tout d'abord dans un état de nostalgie. L'homme a la nostalgie du « Paradis perdu ». Les réminiscences se prolongent dans la vie des rêves, dans le souvenir d'un âge d'or où un commun amour innocent unissait toutes les créatures, et l'homme refuse la matérialisation, signe de sa déchéance. Il tient la matière pour Maya, illusion, pour piège, et même pour péché. Il est certain de la devoir à des esprits malfaisants. Mais les esprits des obstacles intensifient leur action opaque et ténébreuse. La matérialisation de la terre va croissant sous l'action des êtres ahrimaniens (du nom d'Ahrimane, – le ténébreux) ; l'âme humaine se replie sur elle-même : elle y trouve les esprits lucifériens (de Lucifer, – le porte-lumière ou porteur de la fausse lumière). Ceux-ci aiguissent le monde des désirs en même temps qu'ils s'en servent pour allumer la révolte et l'indépendance à l'égard des dieux – ce qui sera la première condition de la liberté. Bientôt l'homme ne distinguera plus d'ailleurs aucun esprit, ni bon ni méchant. Il croira que tout vient de lui, naît en lui ; il croira à lui, peut-être à lui seul. Mais ainsi il fera l'expérience de la solitude, de la mort.

Désormais est troublé le rapport naturel de l'homme avec son environnement, en même temps que se corrompent les forces de l'Âme cosmique, qui passait directement de l'environnement spirituel dans les âmes humaines comme l'air pénètre les poumons et la lumière les yeux. Cette Âme cosmique aurait pu rester impersonnelle et transparente, évoluant dans l'âme humaine aussi régulièrement que dans le ciel se meuvent les planètes. Mais Lucifer ayant inoculé au germe du Moi le poison de l'égoïsme, l'Âme du monde se déforme à son entrée dans l'âme humaine. Pensée, sentiment, volonté, deviennent la proie des passions, de l'erreur, de

l'ambition ; ils forment un complexe personnel autour du Moi qui est sillonné de désirs avides. La force luciférienne en s'introduisant dans le Moi lui a fait perdre sa pureté. Au lieu d'éprouver comme jadis, quand il était visité par l'Âme cosmique : *Cela* pense en moi, *Cela* aime en moi, – il ne peut plus dire autrement que : Voilà ce que *je* pense, ce que *je* veux, ce que j'aime. Il se sent responsable, même lorsqu'il plonge dans le mensonge et le vice.

Avec le renforcement personnel du moi, le Mal s'est ancré dans l'âme humaine, mais en même temps, par opposition, la conscience du Bien, et la possibilité d'opter, de choisir entre l'un et l'autre. Mais d'où peut venir une force qui permette à l'être humain divisé d'opter pour ce qui unit plutôt que de s'enfermer définitivement dans ce qui sépare ? Autrement dit, que reste-t-il du capital d'amour qui avait été reçu à l'origine ? Qui pourra réintroduire en cette âme la force d'échapper à l'égoïsme pour aller vers les autres hommes, eux aussi raidis dans leur égoïté ? La Bible raconte comment Jéhovah unit les hommes par les liens du sang qui coule à travers les générations. Cet amour inoculé au corps physique subsiste toujours, mais comment peut-il remonter de là jusqu'à l'essence suprasensible de l'homme, celle qui, à la mort du corps, doit assurer sa survie et la suite de son évolution ? L'amour doit être de force à résister au déclin et à la perte du corps ; il doit être « plus fort que la mort ». Qui donc a éveillé dans l'âme humaine cette force endormie et passive pour en faire un acte libre, une création, un art, une naissance spirituelle ?

Dans les pages de Rudolf Steiner qu'on va lire, l'action rédemptrice du Christ apparaît comme la suite de l'amour créateur divin à sa seconde étape. Quand le Christ intervient dans l'évolution pour lui injecter un supplément d'amour divin originel, l'homme a déjà pris

une conscience terrestre de lui-même ; il s'est endurci dans l'égoïsme, cloisonné dans les ghettos de la race. Sous le choc de cette révélation d'un Dieu qui l'aime, qui vient partager son sort, s'offrir comme un agneau au sacrifice, une ère nouvelle commence pour l'amour humain. Le Christ incarne l'amour sans calcul, sans l'escompte d'un profit. L'homme est pour la première fois en face d'un Dieu qui n'est ni un Moloch dévorant, ni une divinité jalouse et ombrageuse qui réclame des victimes. C'est un Dieu d'amour qui vient guérir, réparer, sauver, et qui accomplit, lui, le sacrifice en donnant sa vie pour tous, devant tous, physiquement, publiquement. C'est un Dieu qui accepte de mourir en tant qu'homme, par amour, mais qui ressuscite en tant que Dieu, attirant à son tour l'homme vers la condition divine, lui ouvrant la porte sur l'immortalité. Désormais l'humanité est entrée dans une ère nouvelle ; l'amour change de direction et franchit le goulot étroit de la fragmentation. Car une seconde création a commencé et l'homme y peut participer consciemment.

La création des origines était bien une œuvre d'amour, mais chaleur et lumière cosmiques ne pouvaient, avec le temps, que s'amortir, aboutir à un cul-de-sac dans les créatures enfermées dans l'égoïsme. Cette seconde vague d'amour divin éveille l'âme, la retourne littéralement, la « convertit ». Une impulsion nouvelle entraîne irrésistiblement tout ce qui était enclos à lever les barrières, à surmonter les divisions, à compenser les fautes.

Quelles étaient donc ces divisions, ces fautes ?

La condition humaine dans l'état de division

Si l'évolution a été mise en branle par une création de l'amour, elle doit procéder à l'acquisition de la conscience pour que cet amour devienne à son tour création, et création libre.

À l'origine, l'amour s'était manifesté sous forme impersonnelle ; il doit atteindre à la conscience. Pour ce faire, il doit consentir à être au préalable morcelé. L'acquisition de la conscience exige de l'homme qu'il prenne en lui tout ce qui était venu le constituer en agissant sur lui du dehors comme le soleil agit sur la plante. Il faut qu'il tourne sur lui-même toutes les forces créatrices qu'il voyait agir dans le monde et qu'il les capte pour en faire son bien, sa propriété.

La situation de l'homme moderne met en pleine lumière que l'unité a été rompue, brisée en milliards de petits fragments individuels. L'amour qui devra réparer ces divisions ne peut être appris que dans la souffrance. Car seuls des êtres qui souffrent d'être séparés peuvent prendre conscience que par l'amour s'abolit cette coupure.

Au niveau des corps eut lieu la division des sexes. Les deux pôles qui engendrent la vie, le masculin et le féminin furent séparés. Si l'être humain les avait gardés en lui tous les deux, il n'aurait jamais pris conscience de leurs différences ; ni appris le désir d'union jusque dans sa forme la plus matérielle. La division des sexes eut pour corollaire cosmique l'expulsion de la Lune.

Redisons donc, en donnant maintenant toute sa réalité vécue à cette formule qui pouvait paraître abstraite : *l'unité doit se scinder pour que chaque partie prenne conscience de sa particularité et cherche en connaissance de cause à reconstruire l'unité.*

Une vue en raccourci de l'évolution nous présente trois situations successives, et nous pouvons passer de

l'une à l'autre avec continuité en le pensant dans leur enchaînement :

— L'unité primordiale a émis la vie par amour en vue de l'apparition d'une propriété nouvelle – la liberté consciente. Sur cette voie, plus l'humanité devient complexe, plus elle se morcelle, chacun des éléments qui la constituent tendant à s'isoler. L'amour cosmique indivisible se perd dans ses créatures comme l'eau d'un fleuve dans le sable.

— Chaque grain de sable, concentré sur lui même, y retrouve la trace de cette eau, en ressent la présence en lui et dans les autres grains ; c'est la deuxième situation.

— À mesure que se fait la jonction se dessine la troisième situation, fruit de l'aspiration de tous les grains : recomposer ensemble l'unité du fleuve.

Ces trois situations peuvent n'apparaître que comme une vue de l'esprit ; elles aident à comprendre du moins comment, dans la nature complexe de l'amour humain, cohabitent chaotiquement la nostalgie de la première, les désirs de la deuxième, les aspirations de la troisième. Ce sont trois formes d'amour qui peuvent paraître contradictoires, moins qu'on ne les prenne ainsi dans leur ordre successif. En effet :

Il existe un amour qui est là pour payer les dettes du passé. Il ne sait plus rien des origines cosmiques, mais monte de la chaleur du sang dans lequel elles se sont déversées et qui à chaque battement soulève notre cœur. C'est un amour obscur et instinctif, mais d'autant plus généreux qu'il est simple et sans pensée, sans discrimination. Il ne vous demande pour vous secourir ni qui vous êtes, ni d'où vous venez. Plus les hommes sont mauvais, plus il est bon. Il panse les plaies qu'il n'a pas causées, relève les victimes qu'il n'a pas fait tomber, paie les dettes qu'il n'a pas contractées. *Il est l'amour divin survivant au cœur de l'homme et retournant à ses origines.*

Mais à notre époque, les hommes disent : Nous ne sommes plus des enfants. Pour la plupart, ils ont perdu le sens de l'Esprit des origines sans avoir encore acquis celui des finalités ; ils dorment en esprit comme le fameux cygne « la tête sous l'aile entre deux firmaments ». La grande affaire en amour est alors, pour tout un chacun, d'aller à la rencontre de l'autre, surmonter l'isolement, avoir un partenaire, refermer ses bras sur un pareil à soi. On sait bien que ce qu'on aime ainsi est imparfait, mais justement, on le plaint ; il est pitoyable, chétif, mortel ; cette fragile condition humaine fait fondre la carapace personnelle, « Aimez ce que jamais vous ne verrez deux fois », chantait Vigny. Aimez-le parce que vous y retrouverez votre propre destin. D'ailleurs, cette précarité, quand elle est reproduite à des milliards d'exemplaires, finalement vous rassure et vous dilate. Elle vous restitue l'infini, non plus celui *d'avant* ou *d'après* : celui de *maintenant*. Et n'y retrouve-t-on pas aussi l'amour divin, non plus le geste bénissant du Père, mais geste du Fils sur la croix – : *les bras qui s'ouvrent* sous l'impulsion du cœur ?

C'est là un moment, un passage ; il ne dure pas toujours ; on le sait bien. Un incessant travail de conscience rend le Moi plus exigeant. Une montée irréversible l'entraîne bon gré mal gré, de l'instinct jusqu'à la conscience.

Le Moi est un absolu. Comme Dieu dont il est l'étincelle, il est sans mesure ni limite. Ayant pris une conscience terrestre de lui-même dans les racines de l'égoïsme, lorsqu'une fois il s'est « converti par l'impulsion du Moi cosmique incarné dans Christ, il entre dans la voie de la réunification, travaille à surmonter toutes les divisions, toutes les limitations, à se rendre capable de rallier le plan divin par une progression délibérée de la force d'amour. Son impulsion entraîne le Cosmos à son instar sur la voie de la réunification. Ce qui avait dû être expulsé est réintégré.

L'égoïsme est une nécessité historique qui, en se prolongeant, devient une maladie. L'humanité doit apprendre à en guérir, avant que tout n'ait été exterminé par les guerres fratricides, les génocides, les haines meurtrières. L'humanité est placée devant ce dilemme :
– soit elle laisse le capital d'amour cosmique s'étioler sous la pression des égoïsmes, dégénérer en érotisme, en brutalités qui engendrent toutes les formes de la délinquance ; elle entre alors dans une véritable ère du crime dont certaines villes souffrent déjà en Amérique ;
– soit elle crée hardiment de nouvelles formes de fraternité délibérément *inéoïstes*.

Passer des formes égoïstes de l'amour à l'amour inéoïste, cela suppose un courage et une « imagination morale » que l'on ne peut encore demander qu'à quelques rares individus.

On va se récrier : c'est une gageure, et d'ailleurs une contradiction dans les termes. Si l'on intensifie l'action du Moi, on renforce l'égoïsme, on achève de détruire toute communication entre les humains ! Non : il faut prendre conscience du Moi à son point tournant, assumer son passé, pour mieux dégager son avenir. On ne peut rechercher quelque lumière sur l'amour qu'en survolant l'évolution et ses métamorphoses. On comprend que le don du Christ à l'homme de la terre a été d'inoculer l'amour qui *retourne* le moi, depuis l'égoïsme, vers l'acte libre, l'amour gratuit.

Gratuité de l'amour

Comment guérir de l'égoïsme en amour ? – En méditant quelque peu sur l'amour gratuit.

Il n'est d'amour véritable que celui qui est donné à fond perdu, qui ne rapporte rien, même pas ce petit témoignage qu'on se donne à soi-même. Simone Weil a dû vivre cette forme d'amour parfait puisqu'elle disait : « Le contentement après une bonne action est une dégradation d'énergie supérieure. C'est pourquoi la main droite doit ignorer... » Ainsi, même l'acte d'amour qui n'attend sa compensation que dans une vie future n'est pas pur.

Mais un acte d'amour désintéressé est-il seulement possible, voire pensable ? Il semble qu'il anéantirait en nous toute conscience personnelle. La civilisation présente semble refuser à l'homme incarné à notre époque l'acte d'amour totalement gratuit. Sans doute est-ce pour cela que le don du Christ sur le Golgotha est appelé un « mystère », car à la raison humaine il paraît insondable. L'homme d'aujourd'hui peut-il suffisamment se « convertir » tout en maintenant sa conscience, pour plonger sans défaillir dans l'amour cosmique ? Lorsque Gauvain, dans le « Conte du Graal » atteint enfin la sainte Coupe et plonge les yeux dans ce mystère de l'amour divin, il perd connaissance et rend l'esprit. À plus forte raison, l'homme du XX^e siècle risque de ne pouvoir supporter l'amour dans son absolu, dans sa démesure. S'il le reçoit sans préparation et comme l'arbre reçoit la foudre, il tombe inconscient.

Existe-t-il une formation, une discipline qui accroisse à la fois la conscience et l'amour ? Elle seule permettrait de réacclimater l'amour dans l'état actuel de l'humanité. Car on prêche l'amour depuis bien longtemps déjà, sans que ces anciennes prédications n'aient plus vraiment prise sur notre époque. Il faut chercher les voies nouvelles qui sont mieux appropriées.

Pour l'anthroposophie, l'intensification des forces de l'amour ne peut s'exercer que dans l'équilibre avec les autres fonctions de l'âme. Dans l'actuel cadre social, entièrement édifié sur la séparation et la loi de la jungle,

il est dangereux de se livrer à l'amour gratuit, sans être fortement équilibré par les deux autres forces-mères de l'âme humaine : la *puissance* (ou volonté) et la *sagesse* (ou connaissance).

S'il est vrai que l'amour est en lui-même une force totale, absolue et qui peut s'emparer sans partage d'un cœur humain, seules les autres facultés de l'âme permettent d'en faire un bon usage. Tout au long des quatre « drames-mystères », c'est l'enseignement qui se dégage. Il a pour axe cette vérité fondamentale émise par Maria entourée des forces de l'âme :

« L'amour ne doit jamais oublier qu'il a pour sœur la sagesse. » {1}

Les trois forces de l'âme, dont l'action est encore accentuée par la figuration scénique, recherchent constamment cet équilibre qui est l'image en l'âme humaine de la grande Triade cosmique : *Amour-Puissance-Sagesse* que se répartissent, trois par trois, les Hiérarchies qui ont créé l'être humain « à leur image ».

La discipline anthroposophique repose sur cet équilibre. On peut relire pour s'en convaincre « La philosophie de la Liberté » et notamment le premier chapitre sur « l'action humaine consciente ». On ne peut ici qu'éveiller l'attention sur la nécessité urgente que des humains soient assez nombreux à notre époque pour entreprendre l'éducation d'eux-mêmes. Car l'amour – comme la liberté – sont les deux grandes espérances de l'humanité. Alors qu'elles végètent dans l'indifférence ou le mépris, un effort particulier doit être fait par ceux qui ont le sens de l'avenir. On songe, par exemple, à introduire dans les écoles une instruction sexuelle obligatoire. Mais connaît-on, applique-t-on les lois délicates de l'ouverture d'un cœur d'enfant à la beauté du monde, à la communication avec ses semblables, à l'univers dont il est une parcelle ?

Conclusion

Au terme de ces quelques réflexions, avouons que le regard reste confondu lorsqu'il arrive à embrasser dans son ensemble la progression de l'amour. Il contemple le long processus cosmique qui fait germer l'amour humain ; il voit ce germe, à partir de l'amour maternel, triompher étape par étape de toute chaîne égocentrique, s'ouvrir à l'autre, aux autres, échanger, compenser, enfin se retourner lui-même du centre vers le rayonnement, l'achèvement.

Dans ce long cheminement, la créature s'élève par ses propres forces vers l'acte créateur capable de concevoir librement un monde nouveau, un nouveau ciel et une nouvelle terre nés de l'amour gratuit.

L'Amour fut le premier mot et sera le dernier mot de l'épopée humaine.

Il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'il soit le plus grand des mystères pour les êtres humains que nous sommes au stade actuel de notre évolution. On prend conscience de la profondeur de ce mystère en lisant les pages qui suivent.

LE SENS DE L'AMOUR DANS LE MONDE

*Notes abrégées prises à une conférence faite par
Rudolf STEINER à Zurich le 17 décembre 1912.*



CONFÉRENCE

Zurich le 17 décembre 1912

À l'époque présente de l'évolution, l'homme doit arriver à saisir le sens de ce qu'on peut appeler *l'impulsion du Christ*. Certes, parler ainsi, c'est soulever une objection de taille : Et si l'on ignore tout de cette impulsion, si même on n'a jamais entendu parler du Christ ? Faudra-t-il donc, parce qu'on ne connaît même pas le nom du Christ, être frustré de son impulsion ? Ou faut-il avoir une idée théorique de ce qu'on appelle cette impulsion pour que la force du Christ se communique à l'âme ?

Essayons d'y voir clair à ce sujet et pour cela représentons-nous ce qu'est la vie humaine entre la naissance et la mort.

Quand l'être humain vient au monde, il est encore à moitié endormi pendant sa première enfance. Il doit d'abord apprendre à se ressentir comme un « moi », à se vivre comme un « moi ». Sa vie intérieure s'enrichit de toutes les expériences que ce « moi » lui apporte. C'est vers la fin de sa vie que cette expérience est la plus riche, la plus mûre.

Mais alors se pose la grande question : Que devient cette vie de l'âme quand le corps disparaît ? Notre existence a ceci de particulier que le bagage des connaissances et des expériences s'enrichit toujours plus à mesure que nous allons vers la mort ; plus le terme approche, plus certains traits de caractère se perdent tandis que d'autres s'accroissent. Les expériences qu'on fait dans la jeunesse, les espoirs qu'on caresse, ne

révèlent que plus tard leur valeur au cours de la vie. C'est en prenant de l'âge que l'on conçoit de l'amour pour cette sagesse qu'enseigne la vie. Cet amour de la sagesse n'est pas égoïste. Il grandit à mesure que nous approchons de la mort, à mesure que diminuent nos chances d'en tirer profit. Nous nous attachons toujours davantage à cette richesse intérieure. Remarquons que l'étude des choses spirituelles peut même entraîner une sorte de tentation, celle de croire que la sagesse acquise dans cette vie-ci pourra se transmettre à la prochaine existence. Une certaine dose d'égoïsme, un égoïsme prolongé au-delà de la vie présente peut même nous venir de nos études spirituelles quand elles sont mal comprises. Il y a là un danger inhérent à la nature de ces études.

Observons que cet amour de la sagesse vient en nous comme la floraison vient à la plante quand elle est mûre pour cela. Voici donc un amour qui s'attache à quelque chose d'existant en nous. On a souvent été porté à se faire une haute idée de cette sorte d'amour dont l'impulsion naît en nous.

Par exemple, on trouve chez des mystiques la tendance à prendre l'amour de soi-même pour cet amour de la sagesse et à le parer d'une belle lumière. Ils essaient, en plongeant dans leur âme, d'y trouver l'étincelle divine et prennent leur meilleur « moi » pour cette étincelle divine. En fait, la sagesse que l'homme acquiert au cours de sa vie lui donne seulement le germe de sa prochaine existence. Il en est comme pour la graine. Que reste-t-il d'une plante annuelle ? – La graine. De même, quand l'homme franchit le seuil de la mort, le noyau spirituel vient à maturité et forme la semence pour la vie suivante. Cela, on le sent confusément, mais un mystique peut prendre pour étincelle divine ce qui n'est que semence pour la prochaine vie et lui donner la valeur de quelque chose d'absolu. Si on l'interprète ainsi, c'est par crainte de s'avouer que l'on n'est encore soi-même qu'une graine d'esprit.

Si de grands esprits tels que Maître Eckhart et Tauler ont parlé de cette semence comme si elle était « Dieu en nous », c'est parce qu'ils ne connaissaient pas encore la *réincarnation*. Comprendre la loi de la réincarnation permet de mieux reconnaître quel est le sens de l'amour dans le monde. Quant au Karma, vous savez qu'il faut entendre par lui ce qui dans une vie est la cause qui produira son effet dans la vie suivante. Or, à propos de l'amour, nous ne pouvons pas, nous autres êtres humains, parler de cause et d'effet, d'actions d'amour qui recevraient une récompense. Pour le Karma, il est exact qu'une action trouve sa répercussion dans la prochaine vie, mais cette loi n'a rien à faire avec l'amour. Les actions d'amour, elles, n'exigent pas d'être récompensées dans une autre vie.

Supposons par exemple que nous travaillions pour gagner de l'argent. Nous travaillons peut-être sans joie quand nous le faisons non pas pour un salaire, mais pour payer nos dettes. On peut se représenter que l'on a déjà dépensé ce que l'on est en train de gagner. On aimerait mieux ne pas avoir de dettes. Mais c'est ainsi. Il faut travailler pour payer ses dettes. Appliquons maintenant cet exemple à l'activité humaine en général. C'est un fait : tout ce que nous faisons par amour sert à éteindre des dettes ! Il en est ainsi du point de vue occulte. Tout ce qui se fait par amour, loin de valoir une récompense, est une indemnité qui compense un bien déjà consommé. Les seuls actes dont nous n'ayons rien à attendre pour l'avenir sont ceux que nous accomplissons par réel et véritable amour.

Cette vérité aurait de quoi nous effrayer. Par bonheur, les hommes n'en savent rien à la surface de leur conscience. Mais dans leur subconscient, tous le savent et de là vient leur peu d'empressement pour les actes d'amour désintéressé, c'est pour cette raison qu'il y a si peu d'amour gratuit dans le monde. Les gens sentent instinctivement qu'ils n'en tireront pas de profit pour

leur « moi » personnel. Il faut être déjà très avancé pour trouver du plaisir à des actes qui ne vous rapporteront rien. Dans l'humanité présente, cette impulsion n'est pas considérable. La science spirituelle, elle, pourrait cependant fortement nous attirer vers de tels actes d'amour.

Si nous ne retirons de ces actes aucun profit pour notre égoïsme, le monde en profite, lui, d'autant plus.

Car l'amour est pour le monde ce qu'est le soleil pour la vie extérieure. Les âmes ne pourraient plus s'épanouir s'il ne se trouvait plus d'amour dans le monde. L'amour est le soleil moral de l'univers. Ne serait-il pas absurde, si l'on prend plaisir et intérêt à voir pousser les fleurs d'une prairie, de souhaiter que le soleil disparaisse de l'univers ? Dans le domaine moral, il en est de même. Il est désirable qu'entre les hommes règnent de bons rapports, car l'amour doit être répandu, autant que possible, sur la terre. C'est la sagesse même qui le demande.

Que nous enseigne la science spirituelle ? On apprend par elle comment se déroule l'évolution de la terre ; elle nous parle de l'esprit de la terre, de ses faces et de ses métamorphoses, du devenir du corps humain et en général de tout ce qui vit et vibre dans l'évolution. Mais alors pourquoi certaines personnes ne veulent-elles pas entendre parler de ces connaissances spirituelles ? C'est parce qu'elles ne ressentent pas vraiment d'intérêt pour tout ce qui existe dans le monde, car si l'on ne veut pas entendre parler des anciens états de Saturne, du Soleil, de l'ancienne Lune, c'est qu'on n'a pas non plus d'intérêt pour la Terre. Ce manque d'intérêt pour notre monde provient d'un parfait égoïsme. Il est pourtant de notre devoir d'homme de nous intéresser à tout ce qui existe. Désirons donc qu'agissent le Soleil et la force créatrice, l'amour et son action épanouissante pour la terre et les âmes humaines !

Les connaissances spirituelles que l'on acquiert sur l'histoire de la terre, ce sont des semences d'esprit pour l'amour dans le monde. Une science spirituelle sans amour serait un danger pour l'humanité.

Toutefois, l'amour ne doit pas être prêché. Si nous répandons la connaissance des vérités spirituelles, l'amour grandira de lui-même. La science de l'esprit et les actions d'amour ne doivent faire qu'une seule et même chose.

L'amour physique est à l'origine de tout ce qui est création, naissance. Sans lui, aucune réalité sensible ne pourrait exister dans le monde. Mais sans amour spirituel, aucune réalité spirituelle n'apparaîtrait dans l'évolution. Si nous cultivons cet amour et le pratiquons, des forces de naissance, de création se déversent dans le monde. Est-il besoin de fonder cette évidence sur un raisonnement ? Les forces créatrices se sont déjà manifestées avant que nous ne venions au monde et raisonnions. Certes, nous pouvons les garder égoïstement sans les diriger vers l'avenir. Mais à l'égard des actes d'amour reçus du passé, nous ne sommes pas quittes, nous avons des dettes à leur égard. C'est aux actes d'amour du passé que nous devons notre existence. Tout l'amour que nous pourrions manifester n'est qu'une dette à payer pour cette existence, – c'est ainsi qu'il faut comprendre les actions d'un être évolué : plus il est évolué, plus grande est sa dette à l'égard du passé et il est sage de payer ses dettes par des actions d'amour.

Plus on s'élève et plus cette impulsion d'amour peut grandir en nous. La sagesse seule ne suffit pas. Voici donc comment on peut concevoir le sens de l'amour dans le monde : L'amour nous rappelle nos dettes envers le passé ; du fait que le paiement de ces dettes ne nous rapporte rien pour l'avenir, nous ne retirons aucun profit personnel de nos actions d'amour. Nous devons les donner gratuitement au monde. Mais là, elles s'inscrivent dans le devenir universel. Ces actions ne

nous perfectionnent donc pas comme le font d'autres actes, mais c'est le monde qui en est enrichi. Car l'amour est l'élément créateur dans le monde.

À côté de l'amour, existent encore deux autres forces : la puissance et la sagesse.

On peut dire de la puissance qu'elle connaît des degrés d'intensité, depuis la faiblesse jusqu'à la toute-puissance. Et de même la sagesse comporte également des degrés qui peuvent s'élever jusqu'à l'omniscience. Tandis qu'à l'égard de l'amour, on ne peut pas parler de degrés. Que serait le « tout amour », l'amour de tous les êtres ? On ne peut pas parler de gradation pour l'amour comme on le fait pour le savoir et le pouvoir qui peuvent respectivement atteindre l'omniscience et l'omnipotence. Là, nous pouvons acquérir, devenir plus parfait. Mais nous ne nous perfectionnons pas en aimant un plus grand nombre de gens. L'amour envers tout ce qui vit ne saurait se comparer à la toute-puissance. Les notions de grandeur, d'accroissement ne s'appliquent pas à l'amour.

L'être divin qui vit et agit par tout l'univers, peut-on lui attribuer la toute-puissance ? Faisons au préalable taire tous nos préjugés. Si Dieu était tout-puissant, tout ce qui arrive serait alors son œuvre, mais en ce cas la liberté humaine serait impossible ; la toute-puissance de Dieu exclurait la liberté humaine ! Pour que l'homme puisse être libre, il faut de toute évidence refuser à la divinité la toute-puissance.

La divinité a-t-elle l'omniscience ?

Si le but suprême de l'homme est de ressembler à Dieu, notre effort devrait tendre à l'omniscience. Mais celle-ci est-elle en réalité le plus grand des biens ? Si l'omniscience était le plus grand bien alors à chaque instant s'ouvrirait un gouffre inouï entre l'homme et un Dieu omniscient. À chaque instant, l'homme devrait être conscient de ce gouffre s'il était vrai que Dieu garde pour lui le plus grand bien, l'omniscience et le refuse à

l'homme. Non ; l'attribut essentiel de la divinité n'est pas l'omniscience ni l'omnipotence, c'est l'amour et là, il n'y a plus de gradation possible. Dieu est pur amour ; il est formé, pour ainsi dire, de la substance de l'amour. Dieu est l'amour pur, sans mélange, et non la plus haute sagesse, et non la plus haute puissance. Dieu a conservé l'amour, mais il a partagé la sagesse avec Lucifer et la puissance avec Ahrimane afin que l'homme soit libre, afin que l'homme puisse mûrir sous l'influence de la sagesse.

Si nous cherchons à atteindre le fond de tout ce qui est créateur, nous arrivons à l'amour, qui est la base de tout ce qui vit.

Mais au sein de l'évolution, c'est une tout autre impulsion qui conduit les êtres vers toujours plus de sagesse, plus de puissance.

En acquérant la sagesse et la puissance, on a en vue le perfectionnement de soi-même. Si l'on observe la marche de l'humanité, on peut voir comment tout évolue sous l'action de la sagesse et de la puissance. Puis, au sein de cette évolution, survient l'impulsion du Christ. Elle intervient, d'un seul coup, dans l'évolution de l'humanité, avec le mystère du Golgotha.

L'amour n'est pas entré dans le monde petit à petit, mais il a déferlé comme un don fait par les Dieux à l'humanité. Il s'est déversé en elle comme un don parfait. Mais l'homme ne s'ouvrit à cette impulsion que progressivement. L'impulsion divine de l'amour, telle que la terre a besoin de la recevoir, a été un don total fait une fois pour toutes.

Ainsi, l'amour véritable n'est pas quelque chose qui augmente ou diminue. Il est d'une tout autre nature que la sagesse ou la puissance. Il ne fait pas lever des espérances pour l'avenir, mais il solde les dettes envers le passé. C'est de ce point de vue qu'il faut comprendre

l'intervention du mystère du Golgotha au sein de l'évolution.

La divinité avait-elle donc des dettes envers l'humanité ?

Sous l'influence de Lucifer, un certain élément s'est introduit dans l'humanité. Celle-ci dut perdre, en revanche, quelque chose qu'elle avait possédé auparavant. Ce qui intervint ainsi entraîna une chute. *Et c'est cette chute que le mystère du Golgotha est venu compenser, réparer.* L'impulsion du Golgotha n'a pas eu pour but d'effacer les péchés que nous commettons personnellement au cours de l'évolution, mais de contrebalancer ce que Lucifer avait introduit.

Imaginons quelqu'un qui ignorerait tout du nom du Christ-Jésus, et de ce qui en est dit dans les Évangiles, mais qui verrait la différence radicale qui existe entre, d'une part, la sagesse et la puissance, et d'autre part, l'amour. Un tel être, même s'il ne savait rien du Christ, serait au sens véritable du mot un chrétien. Celui qui connaît l'amour au point de savoir que l'amour existe pour payer les dettes sans entraîner un avantage pour l'avenir, celui-là est un chrétien. Comprendre la nature de l'amour : c'est cela, être chrétien !

Se borner à une théosophie théorique avec des notions abstraites de karma et de réincarnation peut faire de vous un grand égoïste. Il faut joindre à la connaissance l'impulsion de l'amour, l'impulsion du Christ : alors seulement on acquiert la force qui triomphe de l'égoïsme, on évite de tomber dans une théosophie théorique. Des connaissances théosophiques sont données aujourd'hui à l'humanité parce qu'elles lui sont nécessaires. Mais une théosophie qui ne révélerait pas l'impulsion du Christ, l'impulsion de l'amour ne ferait qu'aggraver l'égoïsme, un égoïsme s'étendant au-delà de la mort. Il ne faut pas en conclure qu'on ne doive pas s'occuper de théosophie, mais simplement se rendre compte qu'elle ne peut se

passer d'une compréhension profonde de la substance de l'amour.

Que s'est-il donc passé en réalité lors du mystère du Golgotha ? Nous savons que Jésus est né et a grandi de la manière décrite par les Évangiles, que dans sa trentième année il a été baptisé dans le Jourdain, qu'ensuite, dans ce corps de Jésus de Nazareth, le Christ a vécu pendant trois ans, accomplissant par lui le mystère du Golgotha. Bien des gens croient qu'il faut dépeindre ce mystère sous un jour aussi humain que possible et qu'il se fait là une action purement terrestre, ne concernant que la terre. Ce n'est pas vrai. Pour le voir tel qu'il s'est réalisé sur la terre, ce mystère du Golgotha, c'est des mondes supérieurs qu'il faut le contempler.

Représentons-nous une fois de plus les débuts de la terre et ceux de l'humanité. L'homme a été créé doué de certaines forces spirituelles. Puis Lucifer est intervenu et ce fut le moment dont on peut dire que les Dieux du progrès régulier ont cédé de leur toute-puissance à Lucifer afin que l'homme puisse devenir libre. Mais l'homme est descendu vers la matière, plus bas que les Dieux n'en avaient eu l'intention. Il échappa aux Dieux du progrès régulier et continua à descendre au-delà de ce qui était voulu.

Comment les Dieux du progrès pouvaient-ils à présent ramener les hommes à eux ? Pour arriver à comprendre cette situation, il ne faut pas diriger son regard vers la terre, mais il faut contempler le « Conseil des Dieux ». C'est pour les Dieux que le Christ accomplit son acte : il va vers les hommes pour les ramener aux Dieux. L'action de Lucifer concernait le monde suprasensible, celle du Christ concerne le monde suprasensible, *mais aussi* le monde sensible. Elle dépasse les possibilités d'un être humain ; le Christ est descendu sur la terre pour y accomplir son action et les hommes en ont été les spectateurs. Le mystère du Golgotha est donc une affaire divine dont les hommes sont témoins. La porte du ciel

est ouverte et l'on y voit en pleine lumière se dérouler une action divine. C'est l'unique action terrestre qui soit totalement suprasensible. Quoi d'étonnant à ce que ceux qui ne croient pas au suprasensible ne croient pas non plus au Christ ? Car l'acte du Christ est un acte divin qui concerne les Dieux.

Voilà ce qui confère au mystère du Golgotha son rayonnement et son importance exceptionnelle, et les hommes sont invités à en être les témoins. Il ne saurait y en avoir de témoignage historique. Les hommes n'en ont vu que l'aspect extérieur ; mais les Évangiles sont inspirés par la vision du suprasensible ; aussi est-il facile de les contester si l'on n'a aucun sens pour le suprasensible. Le mystère du Golgotha est, d'un certain point de vue, un des sommets de ce qui peut être vécu au sein du monde spirituel.

L'action de Lucifer s'est exercée sur l'homme à une époque où celui-ci faisait encore partie du monde spirituel, celle du Christ se déroule au cœur de la vie matérielle. C'est un événement à la fois spirituel et physique. L'action de Lucifer, nous pouvons la comprendre quand nous appliquons à la connaissance du monde la faculté de la sagesse, tandis que pour comprendre le mystère du Golgotha il n'est pas de sagesse qui y suffise. Aurions-nous toute la sagesse du monde, l'acte du Christ nous resterait incompréhensible, car pour comprendre le mystère du Golgotha, il faut de l'amour. Ce n'est que si l'amour coule à flots dans la sagesse – et la sagesse dans l'amour – qu'il devient possible de saisir le mystère du Golgotha. On nourrit alors envers la sagesse un amour qui résiste à la mort.

L'amour lié à la sagesse, nous en avons besoin quand nous passons le seuil de la mort ; sans cette sagesse unie à l'amour, ce serait vraiment la mort.

À quoi cela nous sert-il que l'amour soit lié à la sagesse ?

La philosophie, c'est « l'amour de la sagesse ». L'antique sagesse n'était pas de la philosophie. Elle était issue non pas de l'amour, mais de la révélation. Il n'existe pas de philosophie en Orient ; par contre, il existe une sagesse orientale. La philosophie, l'amour de la sagesse, est entrée dans le monde avec le Christ, car la sagesse s'unit alors à l'impulsion de l'amour. Elle est venue au monde sous l'impulsion du Christ. À présent, il faut appliquer l'impulsion de l'amour à la sagesse elle-même.

L'antique sagesse que le clairvoyant recevait par révélation, on la retrouve dans les termes de la prière rosicrucienne qui décrit les origines et la fin de l'humanité, et dont le premier est celui-ci : *Ex Deo nascimur*, « Nous sommes nés de Dieu ». Cela, c'est l'antique sagesse. Le Christ, lui, descendu des mondes spirituels, a uni la sagesse à l'amour pour que l'homme triomphe de l'égoïsme. Mais cet amour doit être conçu librement, par des êtres libres, indépendants. C'est pourquoi l'ère de l'égoïsme a commencé en même temps qu'était rendue possible l'ère de l'amour.

Le point de départ du Cosmos est l'amour ; mais c'est de lui que tout naturellement est sorti l'égoïsme. Avec le temps, l'impulsion du Christ, l'impulsion de l'amour viendra à bout de ce qui sépare les hommes et ils pourront peu à peu participer à cette force d'amour. C'est en des termes d'une extraordinaire grandeur que nous sentons l'amour se déverser dans le cœur des hommes par ces paroles du Christ : « Là où deux sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux ». L'antique formule rosicrucienne, dans son second terme, signifie que l'amour s'unit à la sagesse, *In Christo morimur*. « Nous mourons en Christ ».

L'homme avait été destiné par Jéhova à n'avoir qu'une âme-groupe et il s'est effectivement pénétré d'abord des forces de l'amour par les liens du sang. C'est à Lucifer qu'il doit d'être devenu un individu. À l'origine, tous les

hommes ne faisaient qu'un ; puis le principe luciférien introduisit parmi eux la division qui favorisa l'égoïsme et l'indépendance.

Avec l'égoïsme, le mal apparut dans le monde. C'était une nécessité, car le bien ne pouvait être saisi que par opposition au mal. Les victoires que l'homme remporte sur son égoïsme offrent à l'amour la possibilité de gagner du terrain. Le Christ a donné à l'homme qui sombrait dans l'égoïsme l'élan nécessaire pour se surmonter et la force de vaincre ainsi le mal. Et maintenant, par l'action du Christ, ceux que l'égoïsme avait séparés peuvent à nouveau se réunir. Véritables au sens le plus profond sont les paroles du Christ quand il dit de l'amour : « Ce que vous avez fait pour l'un de ces petits, c'est pour moi que vous l'avez fait. »

L'action divine née non pas de l'égoïsme, mais de l'amour pénétrera peu à peu toute l'évolution humaine, la vivifiant ; elle triomphera des forces physiques vouées à la mort : *Per spiritum sanctum reviviscimus*. « Nous ressuscitons par l'Esprit saint. »

Mais l'avenir de l'humanité sera fait encore d'autre chose que d'amour. La recherche de leur perfection spirituelle apparaîtra aux hommes comme ce qui a le plus de valeur à leurs yeux. (À cela se rapporte le début du drame-mystère « *L'épreuve de l'âme* »). Or si l'on comprend bien ce qu'est un acte d'amour, on ne verra jamais dans ce qu'on fait en vue d'un perfectionnement personnel, un effort dont on puisse dire : il est désintéressé. Se perfectionner est quelque chose qui fortifie et qui stimule notre personnalité, tout notre être. Mais seuls les actes qui naissent de l'amour prennent de la valeur pour le monde, non pas ceux qui naissent du désir de nous perfectionner. Ne nous faisons pas là-dessus d'illusion. Si l'on cherche à suivre le Christ sur le chemin qui unit l'amour à la sagesse, seule peut être mise au service du monde une sagesse qui est pénétrée par l'amour.

Une sagesse imprégnée d'amour vivifie le monde et le conduit au Christ, elle triomphe aussi du mensonge. Car le mensonge est le contraire des faits véritables ; quand on aime ce qui est véritable, on ignore le mensonge. Mentir, cela provient de l'égoïsme. Si nous sommes unis par l'amour à la sagesse, alors nous avons de plus en plus la force de nous surmonter et de cultiver un amour désintéressé à l'égard de toute chose.

Par cette voie, on devient une individualité libre.

Le mal a servi de toile de fond sur laquelle a pu se projeter la lumière de l'amour. Ainsi l'amour permet de reconnaître la signification du mal et sa place dans le monde. C'est par rapport aux ténèbres qu'on perçoit la lumière.

Seul un homme libre peut devenir un chrétien véritable.

MORALE ANTHROPOSOPHIQUE



PREMIÈRE CONFÉRENCE

Norrköping le 28 mai 1912

On nous reproche parfois de nous absorber dans l'étude des lointaines évolutions cosmiques et des rapports qu'elles peuvent avoir avec le développement de l'être humain ; de nous élever vers les mondes spirituels en ne considérant trop souvent que les événements d'un passé depuis longtemps écoulé ou les perspectives d'un avenir encore éloigné ; et de négliger, par contre, un domaine de la vie qui, cependant, touche du plus près au cœur de l'homme, à savoir la morale, l'éthique humaine.

Nous ne contestons pas l'importance essentielle qui doit être accordée à la vie intérieure de l'âme, comme aussi à la vie sociale. Mais à ceux qui nous critiquent, nous répondons que, lorsqu'on se sent pénétré par l'esprit anthroposophique, lorsqu'on éprouve toute la signification que l'Anthroposophie peut avoir pour la vie, on n'aborde le domaine moral qu'avec une sorte de crainte religieuse, précisément parce que l'on est conscient de son importance et de la préparation qu'il exige de la part de ceux qui veulent l'approfondir.

« À quoi servent, nous dit-on, vos longues considérations sur le Cosmos, les réincarnations nombreuses de diverses personnalités, les complexités du karma, alors que la vérité essentielle a été exprimée par un Sage qui, après une longue vie consacrée à la sagesse, avait atteint les sommets suprêmes de la vie, et qui, vieillard malade et faible au point de ne pouvoir plus se soutenir lui-même, ne cessait de répéter à ses disciples : "Mes enfants, aimez-vous les uns les autres" ».

C'est ainsi que parle l'apôtre, l'évangéliste Jean, dans sa haute vieillesse. Ces quelques mots, dit-on, sont la quintessence de la plus profonde morale. À quoi sert tout le reste, puisque le bien, puisque l'idéal le plus pur peuvent être réalisés aussi simplement ?

Mais il est une chose qu'on oublie, c'est que l'auteur, de ces paroles ne les a prononcées qu'à la fin de sa vie, – d'une vie au cours de laquelle il avait donné le plus profond, le plus significatif des évangiles, d'une vie riche en sagesse, en œuvres et actions marquantes. Ce n'est qu'à la fin de cette vie-là que l'apôtre s'est senti le droit de prononcer les paroles dans lesquelles il résume les sentiments qui fleurissent dans une âme humaine imprégnée par les profondes vérités de l'Évangile de Jean. Ces paroles représentent la conclusion de sa sagesse – sagesse issue des plus grandes profondeurs de l'âme pour se déverser dans d'autres cœurs, d'autres âmes. Mais ceux qui n'ont pas atteint le degré d'élévation de l'apôtre Jean doivent d'abord conquérir le droit d'exprimer par des paroles aussi simples les plus hautes vérités morales, en s'efforçant de pénétrer les mystères du monde.

Une même chose, dite par deux personnes différentes, n'a pas la même signification. C'est là une remarque banale – elle n'en est pas moins exacte, en particulier pour la question qui nous occupe. Les paroles : « Mes enfants, aimez-vous les uns les autres » n'ont pas le même sens quand elles sont prononcées par une personne qui, sous prétexte qu'elles expriment la plus haute morale, se refuse à approfondir les mystères du monde, – ou, au contraire, par l'évangéliste Jean, qui les adresse à ses disciples à la fin de sa longue vie, toute consacrée à la sagesse.

Voilà pourquoi, lorsqu'on comprend les paroles de l'apôtre, on n'en tire pas la conclusion ordinaire, et on attend pour les prononcer d'être mûr pour le faire, s'y étant longuement préparé.

Ce point de vue ne satisfera peut-être pas tout le monde, mais l'âme qui l'adopte développe peu à peu une attitude nouvelle et significative. « Sans doute, se dit-elle, les principes de la morale, dans leur sens le plus profond, ne se découvrent qu'à l'homme qui a acquis la sagesse. Néanmoins ne nous sont-ils pas nécessaires à tous ? Quelle communauté humaine, quelle œuvre sociale pourrait subsister, s'il fallait attendre d'avoir acquis la sagesse pour pratiquer la morale ? Ne serait-ce pas à désespérer de la sage ordonnance du monde ? »

Les réalistes de l'existence répondent amplement à cette question. Rapprochez deux cas qui, sous une forme ou sous une autre, sont connus de vous tous ; ils vous montreront que, s'il est vrai que seuls de longs efforts en vue d'acquérir la sagesse peuvent donner la compréhension des principes fondamentaux de l'éthique, il est vrai aussi qu'aucune société humaine ne saurait exister sans une base morale. Qui de vous n'a connu des personnalités hautement développées au point de vue intellectuel, douées non seulement d'une science consommée, d'une intelligence parfaite des choses de la vie, mais peut-être d'une connaissance approfondie des vérités occultes et spirituelles théoriques et pratiques, et qui, cependant, n'ont pas, au point de vue moral, une grande valeur, qui même, parfois, ont dévié du droit chemin ? Et n'avez-vous pas connu, par contre, des cas semblables à celui de l'humble bonne d'enfants, à l'horizon borné, à l'intellectualité presque nulle, aux connaissances réduites, mais qui a élevé, l'un après l'autre, non point ses propres enfants, mais ceux d'étrangers au service desquels elle était entrée, qui leur a tout sacrifié depuis le premier jour de leur existence jusqu'à sa propre mort à elle, dans un désintéressement

total, un amour absolu ? Si quelqu'un avait voulu communiquer à cette femme les principes éthiques tirés des trésors de la plus haute sagesse, elles les aurait trouvés peu intéressants, incompréhensibles et inutiles. Mais ce qu'a fait cette femme a plus de valeur que la reconnaissance théorique de ces principes, et nous force à nous incliner devant elle et à vénérer l'impulsion créatrice qui émane de son cœur aimant et rayonne sur la vie.

Des faits de ce genre éclairent souvent mieux les énigmes de l'existence que les théories. Ils nous montrent que la sagesse qui préside à la création, à l'évolution, n'a pas attendu que les hommes aient pénétré les principes de l'éthique pour leur permettre l'action morale. Laissons de côté, pour le moment, les actions immorales dont nous étudierons les causes au cours de ces conférences ; nous reconnaissons qu'il existe une moralité originelle, qu'on pourrait appeler « instinctive », laquelle a été déposée dans l'âme humaine, comme un héritage divin, et lui permet d'attendre d'être capable de saisir les principes éthiques.

Mais est-il bien nécessaire de s'inquiéter de ceux-ci ? Le mieux ne serait-il pas, pour les hommes, de s'abandonner à leurs instincts moraux primitifs, sans se laisser égarer par des considérations théoriques ? Les présentes conférences ont pour but de montrer qu'il n'en est point ainsi, tout au moins dans le cycle d'évolution où nous nous trouvons actuellement engagés. Nous devons, au contraire, chercher à comprendre la morale anthroposophique, fruit de nos efforts communs et de notre science anthroposophique.

Schopenhauer, à côté de bien des erreurs que renferme sa philosophie, a fort justement observé que s'il est facile de prêcher la morale, il est difficile de la fonder. – Rien n'est plus simple, en effet, que de faire appel aux sentiments les plus immédiats pour affirmer ce que l'homme doit faire ou ne pas faire afin d'être bon.

Certains se récrieront de ce que nous disions que cela est facile, pourtant il en est bien ainsi. À combien de développements n'a pas donné lieu ce thème : « Les vraies bases de la morale » ? Peut-être n'en est-il guère qui provoque plus de sympathie dans le public. N'est-ce point chose réconfortante d'entendre un orateur exposer les bases tout à fait générales sur lesquelles doit s'établir l'attitude morale de l'homme ? Ne se sent-on pas prêt à lui donner raison, sans hésiter ? Mais exposer des doctrines, prêcher des sermons de moralité, ce n'est pas fonder une morale. Loin de là ! Sinon, il n'y aurait plus aujourd'hui aucune action immorale, l'humanité entière déborderait de moralité ; car quel est l'homme qui n'a pas eu maintes fois l'occasion d'entendre exposer les bases de la morale, sujet si cher aux prédicateurs ? Mais savoir ce qui est juste au point de vue éthique, c'est ce qu'il y a de moins important dans le domaine moral. L'essentiel, c'est de développer en soi-même des impulsions qui, par leur force intérieure, par leur puissance intrinsèque, pourront se transmuier en actions morales, s'épanouir au-dehors en moralité. Tel n'est point l'effet des prédications. Fonder la morale, c'est découvrir aux hommes la source où ils pourront puiser les forces qui les détermineront à des actions morales. Combien il est difficile de déceler ces forces – c'est ce que prouvent les tentatives sans nombre faites par les philosophes pour fonder une éthique. Combien de réponses le monde ne possède-t-il pas à ces questions : « Qu'est-ce que le Bien ? » – « Qu'est-ce que la Vertu ? » Réunissez tout ce qu'ont dit les philosophes sur la nature et l'essence du Bien et de la Vertu, depuis Platon et Aristote, à travers les Épicuriens, les Stoïciens, les Néoplatoniciens, jusqu'aux philosophes modernes, disons d'un mot, depuis Platon jusqu'à Herbert Spencer, et vous vous rendrez compte des efforts qui ont été faits pour atteindre aux sources de la vie et des impulsions morales.

Nos conférences actuelles montreront que seul l'occultisme, seule la pénétration des mystères de l'existence et de ses fondements spirituels, permettent non seulement d'atteindre à la connaissance éthique, mais encore de découvrir les sources spirituelles d'où découlent les forces morales nécessaires à la vie.

Il vous suffira de jeter un regard sur le monde pour vous convaincre que « la morale » ne saurait s'exprimer en formules aussi simples que certains le prétendent. Laissons de côté, pour le moment, ce qu'on entend généralement par ce mot aujourd'hui, et considérons la vie humaine dans certains domaines. Nous arriverons peut-être mieux ainsi à nous former une conception de la morale.

L'occultisme nous a appris à discerner entre les différentes attitudes qu'ont eues les hommes selon les peuples et les régions de la terre auxquels ils appartenaient.

Comparons entre eux deux peuples très éloignés : Considérons d'abord l'Inde antique et sa vénérable philosophie de la vie. Aucun peuple n'a conservé jusqu'à nos jours son caractère primitif au point où l'ont fait le peuple hindou et quelques autres civilisations asiatiques. Leurs sentiments, leurs pensées, leurs conceptions sont restés les mêmes. C'est précisément ce que ces cultures ont de si impressionnant qu'elles conservent aujourd'hui encore comme le reflet de leur antiquité. À travers elles il semble que le regard plonge dans les temps primitifs. Vouloir appliquer à tous les peuples notre étalon moral, c'est ne pas les comprendre. C'est pourquoi nous laisserons de côté tout ce que l'on pourrait dire concernant la moralité de ces époques reculées, pour ne considérer que les fruits qu'a portés à l'humanité cette vénérable civilisation hindoue au caractère si particulier.

Ce que l'Inde a cultivé par-dessus tout, c'est la piété, la dévotion à l'esprit ; elle a sanctifié ces sentiments ; elle a vénéré la piété d'autant plus que l'homme qui la

pratiquait était plus capable de concentration, de vie et de paix intérieures, en sorte qu'il pouvait consacrer le meilleur de ses forces à pénétrer dans l'essence spirituelle des choses, indépendamment de toute activité terrestre et du rôle qu'il pouvait avoir à jouer dans le monde physique.

Le Brahmine appartient à la caste la plus élevée de l'Inde, son devoir suprême est de consacrer toutes les forces de son âme à pénétrer les origines de l'existence. Tous ses actes, tous ses sentiments sont subordonnés à la dévotion. Et rien ne touche plus profondément le sentiment moral des hommes de cette époque que cette recherche du principe spirituel et divin, dans une méditation qui efface tout ce qui est physique, dans une profonde et intense contemplation du soi, dans un détachement total du monde. À quel point cette conception a imprégné la vie morale du peuple hindou, c'est ce que montre l'attitude qu'ont eue les autres castes à l'égard de celle qui présidait à la vie rituelle et religieuse. Il leur paraissait tout à fait naturel de la considérer comme la caste élue, vénérable entre toutes. La spiritualité exerçait sur l'existence entière une force attractive, elle l'imprégnait, la dominait. Cette attitude ne saurait s'expliquer par de simples principes de morale basés sur une quelconque conception philosophique. Il eut été impossible, en ce temps-là, qu'elle se développât ailleurs que dans l'Inde. Seule la nature du peuple hindou pouvait lui permettre de l'atteindre et de développer les impulsions spirituelles qui se répandirent ensuite dans le monde entier par l'intermédiaire des courants de civilisation.

Celui qui veut comprendre ce que signifie l'esprit divin, doit puiser à cette source.

Tournons-nous à présent vers d'autres peuples et considérons le monde européen au moment où le christianisme commençait à peine à s'y répandre.

Venant de l'Orient et du Sud, il rencontrait les différents peuples européens, avec leur esprit, leurs propres forces, leurs valeurs particulières. Quand on étudie l'histoire du christianisme et son introduction en Europe, – surtout dans l'Europe centrale et septentrionale, – on est frappé, et cela d'autant plus si on se sert des moyens d'investigation de l'occultisme, des difficultés qu'il eut à vaincre avant de parvenir à adapter ses propres forces à celles qu'il rencontrait dans ces régions.

Quelles étaient donc les impulsions morales les plus marquantes chez les peuples dont les descendants occupent aujourd'hui, en particulier, les régions du Nord, du Centre de l'Europe et de l'Angleterre ? Quel était pour eux l'idéal du Bien, transmis par leurs ancêtres et qu'ils présentaient au christianisme ? Nommons quelques-unes de leurs vertus principales et nous nous en rendrons aussitôt compte : « Bravoure », « Courage », volonté de consacrer toutes les forces de l'individu à la réalisation matérielle des élans de l'âme. Telles sont les vertus essentielles que le christianisme trouve chez les peuples européens. Et plus nous remontons dans le passé, plus nous voyons toutes les autres vertus dériver de celles-ci.

Analysons les caractères essentiels de la bravoure, du courage. À vrai dire, ces vertus sont issues d'une plénitude de vie qui cherche à se dépenser. Et c'est bien le trait le plus frappant des peuples primitifs de l'Europe. L'homme sent en lui plus de vie qu'il n'en a besoin pour lui-même, mais cet excès de vie, il le donne, poussé par une impulsion intérieure. Il obéit instinctivement à l'élan de son âme. On peut dire que l'Europe du Nord n'a rien donné avec plus de générosité que sa richesse morale ; elle a dépensé sans compter sa vaillance, son courage, sa

vie débordante, elle les a répandus sur le monde physique. On dirait qu'à chaque homme de cette époque primitive de l'Europe avait été octroyée une somme de force supérieure à celle dont il avait besoin pour lui-même ; il l'a prodiguée, gaspillée, utilisée pour ses actions guerrières, actions qui représentaient jadis des vertus, tandis que l'époque moderne les ramène à des défauts, à des qualités négatives de l'être. Cette forme débordante s'exprimait en « générosité ». Agir par générosité, voilà encore un des traits caractéristiques des anciens peuples européens – comme agir par dévotion caractérise les peuples de l'Inde.

Les principes de morale n'eussent été d'aucune utilité pour ces peuples primitifs ; ils ne les eussent guère compris. Leur prêcher la morale eut sur eux le même effet que de conseiller à un homme qui déteste compter de noter ses dépenses et ses recettes : tant qu'il a suffisamment d'argent à dépenser, il n'éprouve nul besoin de noter ses dépenses – ses ressources étant sans fond, il y puise en évitant toute comptabilité. Il en est ainsi de la valeur personnelle, du don de soi, de l'organisation de la vie dans ces populations primitives de l'Europe. Chaque homme a, en quelque sorte, reçu sa part de l'héritage divin, il se sent riche et il dépense généreusement sa force au service de sa race, de sa famille, de son peuple. Et c'est cet esprit qui préside à son action, à l'organisation de sa vie et de son travail.

Nous venons de décrire deux côtés fort différents de la nature humaine. La dévotion de l'Hindou est absolument inconnue à l'Européen. C'est pourquoi le christianisme eut tant de mal à l'introduire chez les peuples de l'Europe que rien n'y préparait.

Ayant considéré ces faits, faisons abstraction du point de vue moral et demandons-nous quelles en ont été les conséquences ? Si ces deux attitudes morales se sont rencontrées, dans leur état pur, l'effet ne peut pas ne pas avoir été considérable. Il est d'une immense importance

pour le monde qu'il ait existé un peuple comme l'ancien peuple hindou dont tous les sentiments eurent pour pivot la dévotion à la divinité. Mais immense est également le don que firent au monde les peuples préchrétiens, qui lui offrirent leur courage, leur vaillance.

Il était nécessaire que ces deux éléments s'unissent.

L'effet moral de cette union se manifeste, nous le verrons, jusqu'à nos jours, et non point seulement au bénéfice d'une portion de l'humanité, mais à celui de l'humanité tout entière. Dans l'idéal de l'humanité se fondent l'idéal hindou et celui des anciens peuples germains. Or, pouvons-nous affirmer, sans plus, que cet idéal soit pour l'humanité « le Bien » ? Sans doute, nous le pouvons. Pour chacun des deux courants de culture, il représente « le Bien » – il y a donc quelque chose que nous pouvons appeler ainsi. Mais quand nous cherchons à le définir, nous nous trouvons à nouveau devant une énigme. Quel est ce « Bien » qui s'est manifesté dans les deux cas ?

Je ne désire pas vous faire un sermon, car je n'estime pas que ce soit là ma tâche. Mon devoir est de vous exposer des faits qui puissent vous servir à découvrir la morale anthroposophique. Voilà pourquoi j'ai voulu tout d'abord vous rappeler deux conceptions connues. Je vous demande à présent de n'en retenir que ceci : la dévotion d'une part, et le courage, de l'autre, ont exercé sur l'évolution de la culture humaine une action morale.

Tournons-nous à présent vers d'autres époques. Si vous considérez la vie actuelle et les impulsions morales qui s'y manifestent, vous vous rendrez compte que le pur idéal de l'hindouisme ne saurait s'y adapter, tout au moins en Europe ; la dévotion hindoue est inconciliable avec la civilisation européenne actuelle. Mais l'idéal des peuples européens primitifs, ce courage qui était leur vertu essentielle ne saurait pas davantage représenter

l'impulsion morale dirigeante de notre culture moderne. Ainsi vous reconnaîtrez sans peine l'existence d'un autre facteur moral chez les peuples européens à notre époque. C'est ce facteur que nous devons chercher à déceler, si nous voulons répondre à la question : « Qu'est-ce que le Bien ? Qu'est-ce que la Vertu ? »

Il est nécessaire – nous l'avons montré plus d'une fois, – de bien distinguer la quatrième époque postatlantéenne – la culture gréco-latine, – de la cinquième époque que nous traversons actuellement. Ce que je vais vous dire concernant la morale se rattache à la naissance de la cinquième culture postatlantéenne. Afin de caractériser les nouvelles impulsions morales qui se font jour à ce moment-là, au sein de l'humanité, je vais vous parler de l'œuvre d'un poète. Quoiqu'empruntée au domaine de la légende, elle n'en illustre pas moins l'état d'esprit auquel je fais allusion.

Le poète Hartmann von der Aue naquit à la fin du XII^e siècle et mourut en 1213. Ses œuvres principales sont imbues de l'esprit de son époque et inspirées par les faits qui s'y déroulaient. C'est en particulier le cas de son poème intitulé « Le pauvre Henri ». Il y décrit la destinée d'un riche seigneur qui, ayant oublié le caractère périssable des biens de ce monde, se laissa vivre au jour le jour et se fit ainsi, en peu de temps, un « mauvais karma ». Atteint de la lèpre, il visite les plus grands médecins du monde connu d'alors ; aucun d'eux n'ayant pu le guérir, il renonce à la vie du monde et vend ses biens. Repoussé par les hommes, il vit à l'écart, seul dans une ferme, fidèlement soigné par un vieux serviteur et par la fille de celui-ci. Un jour, cette jeune fille et les autres habitants de la ferme apprennent qu'il existe un seul moyen de sauver le seigneur. Nul médecin, nul remède ne peut le faire, seule le pourra une pure jeune fille qui sacrifiera pour lui sa vie. Malgré toutes les objurgations de ses parents et du seigneur Henri lui-même, la jeune fille obéit à une inspiration qui lui dit

qu'elle doit se sacrifier, et elle part pour Salerne, où se trouve l'école de médecine la plus réputée de l'époque.

Elle ne recule pas devant ce qu'exigent d'elle les médecins, étant prête à offrir sa vie. Mais le seigneur refuse et ils retournent ensemble dans leur ferme. Or, à partir de ce moment, il guérit lentement, il épouse enfin celle qui a bien voulu le sauver et vit encore avec elle d'heureuses et longues années.

Sans doute, ce n'est là qu'un poème, auquel nul n'est obligé de croire. Mais comparons le poème de Hartmann von der Aue, poète du Moyen Âge, avec la vie et les actes d'un homme que vous connaissez bien, François d'Assise, né en Italie, en 1182.

Afin de caractériser la morale individuelle qui s'est, en quelque sorte, concentrée dans la personnalité de François d'Assise, décrivons celle-ci, telle qu'elle se présente à l'occultiste, dussions-nous passer pour fou ou pour superstitieux. Accordons à ces choses le sérieux qu'elles revêtirent à leur époque.

François d'Assise était le fils du marchand italien Bernardone, que ses affaires appelaient souvent en France. Bernardone tenait beaucoup à la considération extérieure. Sa femme était fort pieuse, vertueuse, animée d'un puissant sentiment religieux et d'un grand cœur. Les légendes qui entourent la naissance de François d'Assise et toute sa vie répondent à des réalités occultes, comme cela est souvent le cas pour les récits légendaires de l'histoire. Il est donc parfaitement exact qu'avant la naissance de François, plusieurs personnes eurent la révélation, la vision d'une importante personnalité qui allait apparaître.

Parmi ceux qui eurent, en songe, cette prévision, l'histoire nomme sainte Hildegarde. J'insiste sur la vérité de ces événements au point de vue des recherches akashiques. Sainte Hildegarde rêva qu'une femme lui apparaissait, le visage abîmé, couvert de sang. « Les

oiseaux ont leur nid sur terre, lui dit-elle, les renards ont leur tanière ; mais moi, présentement, je n'ai rien, même pas un bâton sur lequel m'appuyer. » À son réveil, Hildegarde comprit que ce personnage représentait la vraie figure du christianisme. De nombreuses autres personnalités eurent des visions similaires qui leur firent comprendre que les institutions extérieures de l'Église ne pouvaient plus être le réceptacle du véritable christianisme.

Un jour – et ceci est un fait réel –, un pèlerin entra dans la maison de Pica (la mère de François d'Assise), alors que Bernardone était en France, en voyage d'affaires. « Tu ne peux, lui dit-il, mettre au monde l'enfant que tu attends dans cette maison où règne le superflu. Tu l'enfanteras à l'écurie, car il doit reposer sur la paille, afin d'imiter son Maître. » Ceci n'est point une légende, et il est vrai également que l'absence de Bernardone permit à Pica d'obéir à cet ordre, en sorte que François d'Assise naquit véritablement sur le foin, à l'écurie.

Il est vrai encore qu'en cette localité peu peuplée, il vint un jour, quand l'enfant eut un peu grandi, un homme étrange que nul jamais n'avait vu ni ne revit. Il parcourait les rues en proclamant : « Dans cette ville est née une grande personnalité. » En ce temps-là, nombreux étaient encore ceux qui vivaient dans un monde de visions – à l'heure où naquit François, ils entendirent sonner les cloches. On pourrait énumérer ainsi toute une série de phénomènes, nous nous contenterons d'en citer quelques-uns qui démontrent l'importance que le monde spirituel attachait à l'apparition sur terre de cette personnalité. Il est encore intéressant d'apprendre que la mère de l'enfant voulait l'appeler « Jean » – son père changea ce nom en celui de François, parce qu'il revenait de France où il avait réussi ses affaires. À l'origine, François s'appelait « Jean ».

Je me contenterai à présent de rappeler quelques faits de la vie de cet être extraordinaire – en particulier ceux qui ont trait à sa jeunesse. Qu'est-ce qui frappe dans la personnalité de François enfant ? On y retrouve les traits qui marquaient la chevalerie germanique. Il n'y a là rien d'étonnant lorsqu'on se rappelle combien les peuples s'étaient mélangés, à cette époque, par suite des migrations venues du Nord.

François nous apparaît courageux, intrépide, animé d'un esprit guerrier, ayant pour idéal d'acquérir la gloire et l'honneur. Ces traits de caractère sont comme un atavisme de race lié à sa personnalité. Les qualités de cœur et d'âme propres aux peuplades germaniques revêtent chez lui un caractère plus superficiel. Car François d'Assise fut un prodigue. Il prodigua les richesses de son père, commerçant aisé ; partout où il allait, il dépensait avec largesse les fruits du travail paternel, en faisant bénéficier ses camarades de jeux. Rien d'étonnant à ce qu'il ait toujours été choisi comme chef de ces jeux guerriers et qu'en grandissant, il ait eu de plus en plus, dans la ville, la réputation d'un jeune guerrier, dont il portait tous les caractères.

Une lutte éclata entre les jeunes gens d'Assise et ceux de Pérouse. François fut fait prisonnier avec sa bande. Non seulement il supporta sa captivité en grand seigneur, mais encore il y encouragea ses camarades. Ils ne furent délivrés qu'au bout d'un an. Une expédition contre Naples, inspirée par l'esprit de chevalerie de l'époque, ayant été décidée, le jeune François eut une vision. Un vaste palais, rempli d'armes et de boucliers, lui apparut, à lui qui n'avait jamais vu chez son père que des pièces de drap. Il y vit le signe de sa destinée qui était de devenir guerrier et il décida de prendre part à l'expédition contre Naples. Dès son départ et jusqu'à ce qu'il eut rejoint l'armée, il eut des impressions d'ordre spirituel. Il lui semblait qu'une voix lui disait : « Ne poursuis pas ta route, tu as mal interprété ton rêve.

Retourne à Assise et tu connaîtras sa signification ! » Il finit par obéir à cette injonction, rentra à Assise, et il eut alors une sorte de dialogue spirituel avec un être qui lui parlait intérieurement. « Ta destinée, lui disait la voix, est de transformer en armes spirituelles toutes les forces que tu peux posséder. Les armes qui te sont apparues dans le palais sont celles de la compassion, de la pitié et de l'amour. Les boucliers symbolisent la raison que tu dois revêtir afin de supporter cette vie de pitié, de compassion et d'amour. »

Cette vision fut suivie par François d'une courte, mais grave maladie. Après sa guérison, il eut une sorte de vision rétrospective de sa vie passée qui dura quelques jours. Comme transformé apparaissait le chevalier qui dans ses rêves les plus audacieux n'avait aspiré qu'à devenir un héros guerrier. Voici qu'il était devenu un homme n'ayant d'autre but que de réaliser jusque dans leurs dernières conséquences les impulsions de pitié, de compassion et d'amour dont il se sentait animé. Toutes les forces qu'il aurait pu dispenser au service de la vie psychique s'étaient transmues en forces morales de vie intérieure.

Voilà comment une impulsion morale est déclenchée dans une personnalité isolée. Il n'est pas sans importance pour nous d'étudier les impulsions morales de cette puissance, même si nous ne sommes pas toujours capables de nous élever jusqu'à leur hauteur, car nous n'apprenons vraiment à les connaître que là où elles se manifestent de la façon la plus radicale et avec la plus grande force. En projetant sur les faits plus courants la lumière de ces grandes manifestations, nous arrivons à saisir la nature des forces morales qui s'exercent dans la vie.

Qu'advint-il de François d'Assise ? Nous ne nous étendrons pas sur les luttes qu'il eut à soutenir contre son père. Celui-ci avait fort bien admis la prodigalité de son fils qui donnait du lustre à sa maison, mais il ne put

admettre cette manière nouvelle de la pratiquer qui allait jusqu'à se défaire non seulement de ses meilleurs vêtements, mais même des plus nécessaires, pour les donner aux pauvres. Il ne comprit pas la transformation de François qui l'amenait à s'étonner du peu de considération que l'on accordait aux hommes en qui les impulsions chrétiennes s'étaient manifestées en Occident, leur faisant accomplir les actes les plus grands.

François d'Assise fit un pèlerinage à Rome où il déposa une importante somme d'argent auprès des tombeaux des apôtres Pierre et Paul. Son père ne le comprit pas. Je n'ai pas besoin de vous décrire les luttes qui s'ensuivirent. Elles ne servirent qu'à concentrer en lui les forces morales, à spiritualiser son courage, provoquant en lui la vision de la croix et du crucifié. Pendant sa méditation, il sentait un lien intime qui le rattachait à la croix et au Christ. Il en découlait les forces qui lui permirent d'intensifier jusqu'à un degré extraordinaire les impulsions morales qui l'animèrent désormais.

Celles-ci se manifestèrent d'étrange manière. En ce temps-là, les horreurs de la lèpre s'étaient répandues sur de nombreuses contrées européennes. Les églises chrétiennes avaient une singulière manière de traiter les lépreux. Les prêtres, les ayant appelés, leur disaient : « Vous voici atteints de ce mal, mais si vous êtes perdus pour le monde, vous êtes gagnés à Dieu, consacrés à Dieu. » Puis ils les envoyaient loin des hommes, dans des lieux déserts où s'achevait leur vie.

Je n'exprime aucun blâme au sujet de ce traitement. On n'en connaissait pas d'autre. Mais François d'Assise, lui, en connaissait un meilleur. Si je vous en parle, c'est qu'il nous conduit, par des expériences directes, aux sources de la morale, comme vous le verrez dans nos prochaines conférences. François rechercha partout les lépreux, sans craindre leur contact. Et le mal qu'aucun remède n'avait pu guérir, en sorte qu'il faisait chasser les

malades de la communauté, fut maintes fois guéri par François. Celui-ci s'approchait du malade armé des forces morales qui l'empêchaient d'éprouver aucune crainte. Elles lui donnaient, au contraire, le courage, non seulement de laver avec soin les plaies des lépreux, mais de vivre auprès d'eux, de les soigner, de les embrasser, de les envelopper de son amour.

La guérison du « pauvre Henri » par la fille de son fidèle serviteur n'est pas inventée, car ce poème se réalisa mainte et mainte fois, en ce temps-là, par l'intermédiaire de la personnalité historique de François d'Assise.

Essayez de comprendre cette chose. Dans la personnalité de François d'Assise, il y avait un trésor infini de vie intérieure. Nous avons vu comment, chez les peuplades germaniques, cet excès de vie se manifestait sous forme de bravoure, de force d'âme, de générosité. Ces vertus furent spiritualisées. Dans sa jeunesse, elles avaient mené François à la prodigalité des biens physiques, elles le conduisent maintenant à la prodigalité spirituelle. Il déborde de force morale, celle-ci rayonne de lui sur ceux auxquels il offre son amour.

Essayez de sentir qu'il y a là un élément aussi réel que l'air que vous respirez et sans lequel vous ne pourriez vivre. Aussi vraie est la force qui ruisselle dans tous les membres de François d'Assise et qui se répand dans les cœurs de ceux auxquels il se dévoue. Car François d'Assise dépense sans compter une quantité immense de forces qui rayonnent de lui.

C'est cet élément qui s'est infiltré dans toute la vie de l'Europe arrivée à maturité, qui s'est transformé en un élément spirituel et s'est sous cette forme manifesté dans la réalité du monde extérieur.

Méditez ces faits qui peuvent paraître sans rapports avec les questions morales actuelles. Essayez de comprendre la signification de la dévotion hindoue et de

la bravoure nordique, et l'action curative qu'exercent des forces morales comme celles qui émanaient de François d'Assise. Nous pourrons alors parler demain de la nature des impulsions morales véritables. Nous verrons que ce ne sont pas là seulement des mots, mais que ce sont des forces créatrices qui agissent sur l'âme et y fondent la morale.



DEUXIÈME CONFÉRENCE

Norrköping le 29 mai 1912

Je vous ai dit hier que nous appuierons sur des faits tout ce que nous avancerons ici concernant la morale anthroposophique. Dans notre première conférence, nous avons essayé de donner quelques exemples frappants de la manière dont se manifestent certaines impulsions d'ordre éthique.

Le plus frappant n'est-il pas celui de François d'Assise ? On ne peut douter que de puissantes forces morales aient agi en lui et qu'elles aient imprégné tous ses actes. Entouré de grands malades, considérés comme incurables à son époque, François d'Assise parvenait non seulement à soutenir et à consoler les plus atteints, ceux pour lesquels il ne pouvait faire davantage, mais encore, dans bien des cas, à guérir à l'aide des forces morales qui rayonnaient de sa personnalité, ceux qui avaient assez de foi, assez de confiance pour en éprouver le bienfait.

Nous allons aujourd'hui approfondir encore la question suivante : « Quelle est la source des impulsions morales ? » Nulle personnalité, mieux que celle de François d'Assise, ne nous permettra de le faire. Où a-t-il puisé les forces morales qu'il possède, quelle a été son évolution ? Pour comprendre une âme aussi remarquable, il nous faut remonter dans le passé. Rappelez-vous que la culture hindoue a été marquée par la répartition des hommes en quatre castes, dont la plus élevée était celle des Brahmines, ou gardiens de la sagesse. Si complète était la séparation de ces castes, que la lecture des livres saints, par exemple, était

uniquement réservée aux Brahmines. La deuxième caste, celle des guerriers, n'avait le droit que d'écouter les Brahmines exposer les doctrines contenues dans les Védas, ou dans le Vedanta qui en était un extrait. Commenter un passage des Védas, émettre une opinion sur leur signification, cela n'était permis qu'aux Brahmines. Il était sévèrement interdit aux autres hommes d'avoir une opinion quelconque sur le trésor de sagesse contenue dans les livres sacrés.

La deuxième caste comprenait les guerriers et les dirigeants du pays ; la troisième, les marchands et les artisans ; la quatrième était proprement la classe ouvrière. Il y avait enfin une couche de population tout à fait méprisée – celle des Parias, – méprisée au point qu'un Brahmine se sentait souillé du seul fait qu'il avait marché sur l'ombre d'un Paria, et contraint à certaines pratiques de purification.

Cette singulière division en quatre castes reconnues et une cinquième totalement méprisée était strictement respectée. À l'époque où la civilisation gréco-latine fleurissait déjà en Europe, un membre de la caste guerrière des Indes n'aurait pas osé se faire une opinion personnelle sur le contenu des livres sacrés, des Védas. Quelle était l'origine de cette division en castes, qu'on est étonné de trouver chez le peuple le plus éminent de l'antiquité, celui qui, ayant émigré l'un des premiers d'Atlantide en Asie, avait conservé la plus haute sagesse, les plus grands trésors de la science atlantéenne ? Comment comprendre cela ? Ne semble-t-il pas contraire à la sagesse et à la justice qui doivent régir le monde qu'un groupe d'hommes soit élu pour être le gardien de ce qui a été reconnu comme le Bien suprême, et que les autres soient prédestinés, par leur naissance, à une situation inférieure ? On ne peut comprendre cela que si l'on pénètre dans les mystères de l'existence ; l'on reconnaît alors que la vie et l'évolution ne sont possibles que par la différenciation, la division. Si tous les hommes

avaient eu accès à cette culture de la sagesse réservée à la caste des Brahmines, personne ne l'aurait atteinte. Ne dites pas qu'il est contraire à la sagesse divine qui gouverne le monde que tous les hommes n'aient pas eu également accès à la science suprême. Cela n'aurait pas plus de sens que d'exiger de la Toute-Puissance divine qu'elle formât un triangle avec quatre angles ! Aucune Divinité ne peut faire qu'un triangle ait plus de trois angles ! Toute chose spirituellement ordonnée et déterminée doit être respectée même par la Divinité qui gouverne le monde. Aussi absolue que la loi de l'espace, laquelle ne permet pas à un triangle d'avoir plus de trois angles, est la loi qui préside à l'évolution et qui soumet celle-ci à la différenciation. Il est donc nécessaire que certains groupes soient isolés parmi les hommes, afin de permettre à une qualité particulière de se développer, les autres hommes étant temporairement exclus. Cette loi ne concerne pas uniquement l'évolution générale de l'humanité, elle préside à toute évolution.

Considérez la forme humaine. Vous reconnaissez que sa partie la plus parfaite, la plus précieuse est représentée par les os du crâne. Or, qu'est-ce qui a permis à ces os de se développer de manière à former l'enveloppe du noble organe du cerveau ? En principe, tout os humain pourrait devenir un os crânien. Afin de permettre à certains os du squelette d'atteindre à un degré d'évolution suffisant pour former la partie antérieure et la partie postérieure de la boîte crânienne, les autres os, ceux de la hanche, ou des membres, ont dû rester à un degré inférieur du développement, alors que leur constitution leur eût permis, à eux aussi, de devenir des os crâniens. Telle est la loi du monde. Il n'y aurait pas d'évolution si les uns ne restaient pas en arrière, tandis que les autres progressent jusqu'à dépasser même un certain degré de développement. C'est ainsi qu'on peut dire que les Brahmines ont dépassé le niveau moyen de l'évolution, tandis que les castes les plus basses sont restées au-dessous de ce niveau.

Après la catastrophe qui engloutit l'Atlantide, les hommes émigrèrent de cet ancien continent, qui occupait l'emplacement actuel de l'Océan Atlantique, vers l'est, et peuplèrent peu à peu les contrées qui composent aujourd'hui les continents de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. Laissons de côté le fait qu'il y eut également une émigration vers l'ouest, dont les descendants furent retrouvés lors de la découverte de l'Amérique.

Après la catastrophe atlantéenne, les quatre castes qui atteignirent l'Inde ne furent pas seules à émigrer. À vrai dire, il y avait sept castes dont les plus élevées étaient les castes hindoues. Outre la cinquième caste tout à fait méprisée, celle des Parias, qui forme comme une sorte de masse amorphe au milieu de la population des Indes, il existait encore deux autres castes qui n'allèrent pas jusqu'aux Indes, demeurèrent en Europe, en Asie occidentale et surtout en Afrique. Ainsi, seules les castes supérieures émigrèrent vers l'Inde ; celles qui restèrent en Europe possédaient des qualités tout à fait différentes des leurs.

Pour comprendre les événements qui se déroulèrent plus tard en Europe, il faut savoir que la portion la plus parfaite de l'humanité émigra jusqu'en Asie, et que restèrent en Europe, pour y former la grande masse de la population, des hommes qui présentaient certains caractères pouvant permettre l'incarnation d'âmes toutes particulières dans les temps les plus primitifs de l'Europe. Ces incarnations ne peuvent être comprises qu'à la lumière d'un événement singulier de l'époque atlantéenne. En ce temps-là, de grands mystères, de profondes vérités, dont l'importance vitale était infiniment plus grande que celle de toutes les découvertes de l'humanité postatlantéenne, furent partiellement divulguées, alors qu'elles auraient dû être tenues tout à fait secrètes, étant réservées à certains

cercles étroits, à des écoles fermées qui en avaient reçu la garde. La science des mystères et des vérités occultes fut ainsi communiquée à des hommes qui n'étaient pas mûrs pour la recevoir. Elle entraîna la décadence morale de ces âmes. Seules restèrent dans la voie du Bien, de la moralité, les âmes qui plus tard émigrèrent vers l'Asie.

N'oubliez pas, cependant, que toute la population d'Europe n'ait été composée que d'âmes moralement déchues par suite de la tentation atlantéenne. Parmi elles s'en trouvaient un certain nombre qui avaient renoncé à aller jusqu'en Asie pour servir de guides aux peuples européens. La situation était donc la suivante : toute l'Europe, l'Asie occidentale et l'Afrique se trouvaient peuplées de castes ou races dans lesquelles pouvaient s'incarner les âmes égarées de l'Atlantide. Mais, en outre, il y avait parmi elles des âmes qui n'avaient pas émigré vers l'Asie et qui, meilleures, plus hautement développées, devenaient les guides de ces populations.

Les régions qui convenaient le mieux à ces âmes supérieures, ce furent – à l'époque où fleurissaient les cultures hindoue et persane, – les contrées septentrionales de l'Europe. C'est là, aussi, que se développèrent les plus anciens mystères européens. Ceux-ci étaient protégés par une organisation spéciale contre le danger de divulgation qui avait été si funeste à l'Atlantide, où la connaissance de certaines vérités occultes avait induit les âmes en tentation. Afin de sauvegarder d'une façon plus absolue les trésors de la sagesse, les véritables guides de l'Europe demeuraient à l'écart et gardaient sévèrement le secret de leur science. Ainsi il y avait en Europe des hommes comparables aux Brahmines de l'Inde. Mais ces Brahmines européens, extérieurement, restaient ignorés de tous, ils gardaient le secret le plus absolu sur les mystères sacrés, afin d'éviter aux hommes un malheur semblable à celui de l'Atlantide. C'est par ce seul moyen que les âmes purent se relever.

La différenciation des âmes n'implique pas, en effet, qu'une partie de l'humanité soit prédestinée à demeurer toujours dans une situation inférieure. Au contraire, les âmes qui, à un moment donné, ont été abaissées, remontent dans l'évolution à un autre moment. Mais, pour le leur permettre, il faut que des conditions favorables soient créées. S'il y avait en Europe des âmes égarées, qui avaient perdu tout contrôle sur elles-mêmes, une influence émanant d'une source infiniment cachée s'exerçait sur elles avec sagesse.

Les autres castes qui avaient émigré en Asie avaient également laissé en Europe certains de leurs représentants. Ce furent les membres de la deuxième caste, celle des guerriers, qui prirent le pouvoir. Tandis que les sages, correspondant à la caste des Brahmines, se retiraient complètement et donnaient leurs directives du fond de leurs retraites cachées, les guerriers se répandaient parmi le peuple, s'efforçant de les rendre meilleurs, en suivant les conseils des anciens prêtres européens qui les guidaient de loin. Ils devinrent les chefs. C'est pourquoi les personnalités les plus marquantes de l'Europe firent preuve des qualités dont nous avons parlé hier : le courage, la vaillance. Tandis qu'en Inde la sagesse est la vertu essentielle et que la première place revient aux Brahmines qui seuls ont le droit de commenter les livres saints, en Europe, ce furent les vertus du courage, de la vaillance, qui furent prisées par-dessus tout. Cependant, l'on savait que ces vertus étaient imprégnées des forces émanant des centres de sagesse, des mystères.

Nous voyons ainsi se développer la civilisation européenne à travers des milliers d'années. Les âmes se perfectionnent peu à peu et s'élèvent. Mais cette Europe peuplée par les descendants des hommes qui avaient succombé aux tentations atlantéennes, ne pouvait posséder un sens très précis du principe des castes

propre à l'Inde. Ici les âmes étaient mélangées, elles n'étaient pas réparties dans des castes. Cependant, il est juste de dire qu'il y eut en Europe une classe dirigeante, supérieure, et une classe dirigée, composée en majeure partie des âmes qui devaient tendre à se perfectionner.

Quand on recherche les âmes qui se sont peu à peu élevées au-dessus de l'état inférieur où les avaient rejetées les tentations qu'elles avaient subies, on les trouve principalement au milieu de ces populations européennes dont l'histoire ne parle guère. Il leur fallut plusieurs siècles pour se remettre, en quelque sorte, du coup qu'elles avaient reçu à l'époque atlantéenne. Tandis qu'en Asie, on observe une continuité dans la culture, on assiste en Europe à un travail progressif de perfectionnement, au passage d'un état d'abaissement moral à un état de moralité croissante.

Seul le remarquable instinct d'imitation que possèdent les âmes humaines a rendu possible cette transformation. Les hommes forts et courageux, dont l'action s'exerçait au milieu de ces populations, étaient considérés par elles comme des modèles, comme des idéals. On les nomma seigneurs, on essaya de les imiter, et c'est eux qui, de cette façon, arrivèrent à relever la moralité de toute l'Europe.

De ce fait, une nouvelle nécessité se fit jour dans l'évolution européenne. Pour la comprendre, il faut savoir distinguer nettement entre l'évolution des races et celle des âmes. Il est essentiel de ne pas les confondre. Le degré de développement atteint par une âme peut l'amener à s'incarner dans telle race particulière. Elle y acquiert certaines qualités et il se peut que, par la suite, elle s'incarne dans une race toute différente. Il est donc tout à fait possible que des âmes actuellement incarnées en Europe l'aient été précédemment en Inde, ou en Chine, ou au Japon. Les âmes ne restent nullement attachées aux races, leur évolution en est toute différente. L'évolution de la race suit un cours régulier.

Dans les anciennes races européennes s'incarnèrent des âmes qui ne pouvaient s'adapter aux races asiatiques, ce qui les obligea, à cette époque, de se réincarner constamment en Europe. Mais à mesure qu'elles s'améliorèrent, elles furent conduites à s'incarner dans des races supérieures, dans les descendants physiques des populations dirigeantes de l'Europe. Celles-ci se multiplièrent, tandis que la race physique primitive des populations européennes s'éteignit, ayant été abandonnée par les âmes. Les descendants de ces races inférieures furent de moins en moins nombreux, tandis que s'accroissaient ceux des races supérieures. C'est là un phénomène particulier qu'il est nécessaire de comprendre. Le développement des âmes se poursuit, les corps meurent. Il est donc essentiel de savoir distinguer entre l'évolution des races et celle des âmes. Celles-ci réapparaissent dans des corps appartenant à des races supérieures.

Or, ce phénomène n'est pas sans conséquences : quand une chose disparaît ainsi sur de vastes étendues, elle ne s'anéantit point, elle se dissout, mais continue à exister sous une autre forme. Lorsque, en ces temps anciens, les éléments les plus bas des populations européennes disparurent, les régions qu'elles avaient occupées se remplirent d'êtres démoniaques, qui étaient les produits de désagrégation, de dissolution des races qui disparaissaient. Toute l'Europe et l'Asie occidentale furent remplies de ces produits dématérialisés de la désagrégation des éléments inférieurs des populations primitives. Ces démons de la dissolution ont la vie longue, et plus tard ils exercèrent une influence sur les hommes. Remplissant leur atmosphère spirituelle, ils imprégnèrent leurs sentiments, leurs sensations. C'est ce qui devint manifeste lors des grandes invasions de peuples qui se répandirent sur l'Europe, conduites par Attila et ses troupes. Elles semèrent la panique parmi les populations européennes. Cette peur rendit les hommes plus accessibles aux influences des êtres démoniaques.

Sous l'effet de cette peur provoquée par l'invasion des hordes asiatiques, les entités démoniaques amenèrent l'apparition de la lèpre qui se répandit sur l'Europe, au Moyen Âge. Cette maladie est donc une conséquence de la terreur qu'éprouvaient les hommes, mais elle ne put apparaître que chez ceux dont les âmes furent exposées à des forces démoniaques de provenance ancienne.

Telle est l'origine de cette épidémie dont l'Europe fut plus tard presque complètement débarrassée ; voilà pourquoi elle était si violente à l'époque dont je vous ai parlé dans ma première conférence. C'est ainsi que les couches inférieures des populations, qui devaient disparaître, parce qu'elles n'avaient pas pu se perfectionner, s'éteignirent en effet, mais continuèrent à se manifester sous forme de maladie. La lèpre nous apparaît ainsi comme l'effet d'une cause spirituelle. Il s'agissait de réagir contre ces influences néfastes qui entravaient l'évolution de l'Europe. Nous avons donné hier un exemple de la manière dont elles furent combattues. En face des démons de la maladie suscités par l'ancienne immoralité, se dressèrent, en effet, les puissantes forces morales d'un François d'Assise. Elles l'amènèrent à rassembler autour de lui d'autres hommes qu'animait, quoique à un moindre degré, le même esprit. Ils furent, à vrai dire, très nombreux à cette époque ; mais leur action ne fut pas de longue durée.

Comment une force aussi grande avait-elle pénétré dans l'âme de François d'Assise ? Notre but n'est pas d'étudier la science extérieure, mais de nous efforcer de comprendre la morale humaine en l'établissant sur des bases occultes. Il est nécessaire pour cela d'envisager quelques vérités occultes. D'où provenait une âme comme celle de François d'Assise ? Nous ne comprendrons cette âme qu'en pénétrant dans ses profondeurs cachées.

Rappelez-vous que c'est le bouddhisme qui, le premier, ébranla en Inde l'ancienne institution des

castes. C'est l'une des influences – parmi beaucoup d'autres, – que cette religion exerça sur la vie de l'Asie. Elle considérait la division des castes comme injuste. Dans la mesure où la chose était possible en Asie, le bouddhisme accorda à tout homme le droit d'accéder au plus haut degré d'évolution. Il fallut la grande, la puissante personnalité du Bouddha pour réaliser cette réforme. Lui-même, vous le savez, atteignit l'état de Bouddha au cours de l'incarnation où il était apparu comme Boddhisatva, dignité la plus haute avant celle de Bouddha. En réalisant en lui-même, à l'âge de vingt-neuf ans, la grande vérité de la vie et de la souffrance, le fils du roi Sudhodana acquit le pouvoir de révéler au monde asiatique ce que nous appelons le bouddhisme.

Mais le fait de s'élever de l'état de Boddhisatva à celui de Bouddha eut pour lui une autre conséquence qu'il ne faut pas perdre de vue. Ayant atteint, après plusieurs incarnations comme Boddhisatva, l'état de Bouddha, il résida pour la dernière fois sur la terre dans un corps physique. Telle est la conséquence de cette élévation. À partir du moment où elle est réalisée, l'individualité n'agit plus que du sein des mondes spirituels. Ce fut le cas du Bouddha à partir du V^e siècle.

Ensuite le bouddhisme se perpétue et parvient à influencer non seulement la vie de l'Asie, mais la vie spirituelle de tout le monde connu d'alors. Vous savez comment il s'est répandu en Asie et combien nombreux y sont ses adhérents. Mais, selon une voie plus mystérieuse, il pénétra également dans la vie spirituelle de l'Europe. Cette partie de la doctrine du Bouddha qui a trait à l'égalité parmi les hommes était particulièrement apte à être accueillie par les populations européennes qui ignoraient les castes.

Sur les bords de la Mer Noire se fonda une sorte d'école secrète qui se continua jusque fort avant dans l'ère chrétienne. Elle était dirigée par des hommes dont l'idéal était précisément ce côté de la doctrine du

Bouddha. Mais, au cours des siècles chrétiens, ils reçurent également l'impulsion chrétienne et en répandirent la lumière sur l'enseignement bouddhique.

Voici comment, en tant qu'occultiste, je décrirais cette école ; c'est d'ailleurs sous ce jour que vous la comprendrez le mieux :

Un certain nombre d'hommes s'y trouvaient réunis ; ils avaient des maîtres, sur le plan physique, qui leur enseignaient des principes et des doctrines issus du bouddhisme, mais imprégnés des impulsions nouvelles que le christianisme avait données au monde. Lorsque les disciples avaient subi la préparation nécessaire, on éveillait dans leur âme des forces plus profondes, les forces de la sagesse, et ils parvenaient à la vision du monde spirituel. La première faculté qu'ils acquéraient ainsi était celle de percevoir, à côté des maîtres physiques qu'ils étaient accoutumés de voir, d'autres maîtres qui ne s'incarnaient plus dans le monde physique, tel le Bouddha, par exemple. Ils arrivaient ainsi – s'il est permis d'employer cette expression pour une expérience spirituelle, – à se trouver face à face avec le Bouddha. Voilà comment le Bouddha continua à exercer son action sur les disciples des mystères et à manifester sa force à travers eux dans le monde physique, où pourtant il ne s'incarnait plus lui-même.

Les élèves de cette école se divisèrent en deux groupes, selon le degré de maturité qu'ils avaient atteint. On ne choisit que ceux qui avaient subi une préparation plus complète et dont la plupart, de ce fait, avaient acquis une clairvoyance suffisante pour percevoir l'être qui, quoique ne descendant pas lui-même dans le monde physique, tendait de toutes ses forces à y faire pénétrer son influence. Ils parvinrent tous à connaître les mystères et les intentions du Bouddha. Un grand nombre de ces disciples se contentèrent de cette clairvoyance psychique et des connaissances qu'elle donne ; mais d'autres voulurent y ajouter le développement d'un élément

spirituel qui s'allie toujours à une certaine humilité, à un haut degré de dévotion. Ces derniers parvinrent, précisément dans l'école dont nous parlons, à s'imprégner au plus haut point de la force christique. La possibilité leur fut également donnée d'acquérir la clairvoyance en devenant les successeurs élus de Paul et en recevant directement l'impulsion du Christ dans leur vie. Ainsi, cette école donna naissance à deux groupes. Le premier s'efforçait de faire pénétrer partout les doctrines du Bouddha, quand bien même ils ne le nommaient pas toujours. Le deuxième groupe ajoutait à la doctrine bouddhique la force christique qu'il avait reçue. La différence entre ces deux groupes de disciples ne se marqua pas très nettement au cours de leur incarnation au bord de la Mer Noire. Mais elle se manifesta dans l'incarnation suivante. Ceux qui, sans recevoir l'impulsion christique directe, s'étaient élevés jusqu'à la connaissance du Bouddha, enseignèrent l'égalité, la fraternité parmi les hommes.

Mais ceux qui avaient reçu l'impulsion du Christ la virent se développer en eux au cours de leur incarnation suivante. Ils ne se contentèrent pas d'enseigner et même ils ne considérèrent pas cela comme leur principale tâche, ils s'efforcèrent d'agir, de manifester la force morale qui vivait en eux.

François d'Assise était un de ces anciens disciples de l'école des mystères des bords de la Mer Noire. Rien d'étonnant à ce que son âme pleine de la force du Christ ait laissé transparaître la sagesse qu'il avait reçue, le sentiment de la fraternité humaine, de l'égalité de tous les hommes, de la nécessité de les aimer tous également. Comment l'impulsion christique qui l'animait se manifesta-t-elle dans sa nouvelle incarnation, au milieu d'une population que ravageaient avec une particulière violence les anciens démons de la maladie ? La force du Christ s'attaquait à eux, en quelque sorte, à travers François, elle en aspirait, pour ainsi dire, la substance

maléfique et en délivrait ainsi les malades. Avant de faire cela, elle s'incarnait en cette substance, en sorte que l'impulsion christique se manifesta d'abord à François d'Assise sous forme de visions – vision du palais, vision où il fut invité à se charger du poids de la pauvreté. L'impulsion du Christ ayant repris vie en lui et se répandant à travers lui, elle s'attaqua aux démons de la maladie. Grâce à elle, les forces morales de François atteignirent un tel degré de puissance qu'elles lui permirent d'éloigner les substances spirituelles malfaisantes qui déterminaient la lèpre. Ce n'est qu'ainsi que les éléments qui avaient été victimes de l'ancienne influence atlantéenne purent être amenés à une évolution plus haute, que purent être balayées de la terre les substances les plus malfaisantes, et que le monde européen put en être purifié.

Étudiez la vie de François d'Assise, observez-en le cours singulier. Il est né en 1182. Nous avons vu que ses premières années sont principalement utilisées au développement de son corps physique, dans lequel se manifestent surtout des qualités ataviques, provenant des peuples européens. Ses qualités personnelles apparaissent peu à peu, à mesure que se développe son corps éthérique, entre sept et quatorze ans, selon une règle générale {2}. Ce corps éthérique manifeste d'une façon particulière la qualité qui avait agi directement en lui comme impulsion christique dans les mystères de la Mer Noire. Lorsque son corps astral se manifesta à son tour, à partir de quatorze ans, l'élément qui s'était mêlé à l'atmosphère terrestre depuis le Mystère du Golgotha y pénétra et dans son corps astral la force du Christ devint ainsi vivante. Car telle était la personnalité de François d'Assise qu'elle put être également pénétrée par la force extérieure du Christ, ayant, dans sa précédente incarnation, cherché cette force là où elle pouvait être

trouvée – à savoir dans ce sanctuaire d’initiation particulier de la Mer Noire.

C’est ainsi que la loi des différenciations s’exerce parmi les hommes. Elle est nécessaire. Mais ceux qui ont été refoulés vers les profondeurs à la suite de certains événements, remontent à la surface au cours de l’évolution humaine par l’effet d’autres événements de nature particulière. Il existe un autre exemple de ce phénomène qui demeurera toujours incompréhensible à l’observation exotérique. C’est pourquoi, à vrai dire, on a cessé d’y réfléchir. Mais ésotériquement il s’explique fort bien. Parmi les populations de l’Occident, il y eut un certain nombre d’hommes qui se développèrent plus vite que les autres, qui s’élevèrent peu à peu au-dessus des couches les plus basses. Cependant ils n’étaient pas très évolués au point de vue intellectuel ; ils étaient restés des hommes comparativement simples, humbles. Or, les meilleurs d’entre eux furent à un moment donné élevés au-dessus du niveau commun par la seule puissance d’une impulsion qui se refléta en eux – ce sont les douze apôtres de Jésus. Ils représentent comme un extrait des castes les plus basses, celles qui n’allèrent pas en Inde. C’est en elles que devait être puisée la substance nécessaire au Christ-Jésus {3}. Voilà donc l’origine de la force morale qui animait la personnalité de François d’Assise. Ne dites pas que celle-ci dépasse trop la commune mesure humaine pour qu’il soit possible de l’adopter comme idéal. Il va sans dire que nous ne conseillons à personne de devenir un François d’Assise. Tel n’a nullement été notre but en parlant de lui. Nous avons seulement voulu montrer par cet exemple frappant comment la force morale pénètre dans l’homme, quelle peut être sa source, et comment il faut la considérer comme une force tout à fait particulière et essentielle à l’âme humaine. De l’esprit même de tout ce qui précède, comme de ce que je vous ai dit en d’autres occasions au sujet d’autres forces évolutives propres à l’homme, il

ressort que l'humanité a fait une chute et qu'ensuite elle a recommencé à s'élever.

Si nous remontons le cours de l'évolution, nous trouvons, avant la catastrophe atlantéenne, l'époque atlantéenne, à son tour précédée par l'époque lémurienne. Retournons jusqu'aux origines de l'humanité sur la terre ; les hommes étaient alors plus près de la divinité ; ils commençaient à sortir de la vie spirituelle et de l'état de « moralité ». Car il ne faut pas placer l'immoralité au commencement de l'évolution humaine, mais, au contraire, la moralité. Celle-ci est un don divin primitif, déposé à l'origine dans la nature humaine, une force spirituelle qui l'animait, au temps où l'homme n'était pas encore descendu aussi bas qu'il le fit depuis. À vrai dire, l'immoralité est en grande partie apparue dans l'humanité à la suite de la trahison des grands mystères qui eut lieu dans l'ancienne Atlantide.

La morale n'est donc pas une chose qui ait été développée dans l'homme ; elle repose au fond de son âme et n'a été que recouverte par la culture subséquente et refoulée par elle. Une observation précise ne nous permet même pas de dire que l'immoralité soit dans le monde le fruit de l'ignorance ; elle résulte bien plutôt du fait que les hommes reçurent par trahison la sagesse des mystères, alors qu'ils n'étaient pas mûrs pour l'accueillir. C'est ainsi qu'ils furent exposés à la tentation, qu'ils succombèrent et déchurent.

Pour les aider à se relever, il faut avant tout (et vous pourrez le déduire de cette conférence) les délivrer de tout ce qui étouffe dans leur âme les impulsions morales. Nous allons exprimer cela sous une forme un peu différente.

Supposons que nous nous trouvions en face d'un criminel, d'un homme que l'on puisse qualifier d'essentiellement immoral. N'allez pas croire qu'il n'y ait

en lui aucune impulsion morale. Ces impulsions sont en lui, nous les trouverions si nous descendions assez profondément dans son âme. Il n'existe pas d'âme humaine – à l'exception de celle des magiciens noirs dont nous n'avons pas à nous occuper ici, – dont le fondement ne serait pas le Bien moral. Quand un homme est méchant, c'est que les conséquences de l'égarement spirituel survenu au cours des temps ont recouvert le Bien dans son âme. La nature humaine n'est pas mauvaise. À l'origine elle était réellement bonne ; l'observation concrète démontre précisément que son essence la plus profonde est bonne. L'homme s'est spirituellement égaré loin de la voie morale ; c'est pourquoi il doit y être ramené au cours des temps, et les conséquences de ses erreurs doivent être corrigées. Mais là où les conséquences du mal moral sont telles qu'elles ont déjà suscité des démons de maladie, il faut qu'interviennent aussi des forces supra-morales, comme celles de François d'Assise.

Rendre un homme meilleur, c'est corriger ses erreurs spirituelles. Qu'est-ce qui peut faire cela ? Laissez parler les faits que nous avons évoqués, laissez parler aussi les impressions, les sentiments qu'ils ont éveillés en vous, et résumez-les en une impression essentielle. De quoi, vous direz-vous, l'homme a-t-il besoin pour fixer son attitude à l'égard de son semblable ? Il a besoin de croire que la nature humaine est originellement bonne, et qu'il en est ainsi pour chaque être humain. La première chose que nous devons affirmer, si nous voulons parler de morale, c'est qu'au fond de la nature humaine règne le Bien incommensurable. C'est ce que disait François d'Assise. Lorsque se présentaient à lui quelques-uns de ces hommes atteints de maux atroces, François d'Assise, en bon chrétien de son époque, se disait : « Une maladie semblable est sous certains rapports l'effet du péché ; mais le péché étant un égarement spirituel ou la conséquence de cet égarement, il doit être compensé par une grande et puissante force contraire et doit être

vaincu ainsi. » Aux yeux de François d'Assise, le châtement du péché se manifestait extérieurement. Mais il reconnaissait également le bien propre à la nature humaine et les forces spirituelles divines qui sont au fond de toute âme. Cette foi grandiose dans le Bien qui s'attache à toute nature humaine, même à celle qui encourt un châtement, c'est elle qui caractérise François d'Assise.

C'est cette foi qui permet à la force complémentaire de se faire jour dans son âme, à cette force morale qui donne, qui secourt et même qui guérit et qui est celle de l'amour. Quiconque développe pleinement en soi l'impulsion qui naît de la foi réelle dans la bonté essentielle de la nature humaine, ne peut faire autrement que d'aimer celle-ci.

Ce sont ces deux impulsions fondamentales qui forment la base de toute vie morale véritable : premièrement la foi en la divinité essentielle de toute âme humaine, et deuxièmement, jaillissant de cette foi, l'amour infini pour l'être humain (car seul cet amour infini a pu conduire François d'Assise vers les malades, les malfaiteurs et les lépreux). Un troisième facteur s'ajoute à ceux que nous venons de nommer, et en découle nécessairement. Celui qui croit en la bonté de la nature humaine et qui aime celle-ci se dit forcément qu'en unissant ces deux forces, on doit pouvoir espérer que dans l'avenir toute âme humaine, quelque déchue qu'elle puisse être, regagnera les hauteurs spirituelles d'où elle est tombée. Ainsi cette troisième impulsion morale est l'espérance ; celle de voir toutes les âmes humaines retrouver la voie du ciel.

Lors de son initiation dans les mystères colchiques, François d'Assise avait souvent entendu parler de ces trois forces. Dans son incarnation de saint François d'Assise, s'il a peu prêché la foi et l'amour, il les a incarnés lui-même. Il en fut, en quelque sorte, le symbole vivant en face du monde de son époque. La plus grande

de ces forces était naturellement la force agissante. Ce n'était point la foi, ce n'était point l'espérance – elles doivent posséder l'âme, mais seul agit l'amour. C'est à lui que revient le rôle essentiel et c'est lui qui, au cours de l'incarnation de François d'Assise, a en quelque sorte porté l'évolution morale de l'humanité vers la divinité.

Comment cet amour s'est-il développé en lui, cet amour qui, nous le savons, était le fruit de son initiation dans les mystères colchiques ? Les vertus chevaleresques qui appartenaient à l'ancien esprit européen se manifestèrent en lui. Il fut un jeune garçon chevaleresque. L'intrépidité, la vaillance se sont transformées, dans son individualité toute pénétrée par l'impulsion du Christ, en amour – en amour agissant. L'ancienne bravoure reparaît dans l'amour qu'exerce François ; – spiritualisée, transposée dans l'esprit, elle est amour.

Il peut être intéressant de noter à quel point ce que nous venons de dire est corroboré par l'histoire. Retournons en arrière : Quelques siècles avant Jésus-Christ, au milieu du peuple grec, qui a donné son nom à la quatrième culture postatlantéenne, apparaît le philosophe Platon. Parmi tous les sujets qu'il traita se trouve aussi la morale, la vertu. Nous sentons qu'il ne révèle pas dans ses écrits les vérités les plus hautes des mystères, mais il place ce qu'il peut en dire dans la bouche de son Socrate. Dans un monde où l'impulsion du Christ ne s'était pas encore manifestée, Platon décrit les vertus qu'il considère comme les plus hautes, celles que devait posséder l'homme moral, aux yeux des Grecs. Il distingue trois vertus principales, auxquelles s'en ajoute une quatrième. La première est la « sagesse », que Platon considère comme une vertu. Nous avons établi de différentes manières que la sagesse est, en effet, le fondement de la vie morale. En Inde, la vie humaine s'édifiait sur la sagesse des Brahmines. En Europe, elle se retira, il est vrai, dans les sanctuaires des mystères

nordiques, où les Brahmines européens continuèrent cependant à la cultiver, s'efforçant de réparer le mal qu'avait occasionné la trahison atlantéenne. Nous verrons dans la prochaine conférence que la sagesse est à la base de toute vie morale. Conformément aux Mystères, Platon désigne également comme vertu la « vaillance » – vertu dont les peuples européens ont donné l'exemple. La troisième vertu est la maîtrise de soi, la « mesure » qui s'oppose à la culture passionnée des instincts inférieurs de l'homme. Telles sont les trois principales vertus platoniciennes : la sagesse, la vaillance ou le courage et la mesure, ou maîtrise de soi (maîtrise des instincts sensuels qui entraînent l'homme). Enfin Platon désigne comme quatrième vertu l'équilibre harmonieux des trois premières et il l'appelle la « justice ».

Voilà comment l'un des esprits les plus éminents de l'ère préchrétienne décrit les vertus essentielles de la nature humaine. – Chez les peuples européens, l'impulsion du Christ, et ce que nous appelons notre « moi », pénètre la vertu platonicienne du courage. Ainsi spiritualisée, elle devient « l'amour ». – Il est très important que nous nous rendions compte de la manière dont les impulsions morales pénètrent dans la race humaine et les transformations qu'elles y opèrent. – Nous n'avons pas le droit, si nous ne voulons pas trahir la morale platonicienne, d'énumérer comme suit les vertus : « sagesse, courage, mesure, justice ». Car on pourrait nous répondre : « Si vous possédez toutes ces vertus, mais n'avez pas l'amour, vous n'entrerez jamais dans le royaume du ciel ».

Retenons bien le moment où un courant spirituel s'est déversé sur l'humanité qui a spiritualisé la sagesse et le courage et les a ressuscités dans l'amour.

Ils nous reste à nous poser la question suivante : Comment se sont développées la sagesse, la mesure ou maîtrise de soi et la justice ? Nous comprendrons alors

en quoi consiste la mission morale particulière du mouvement anthroposophique à l'époque actuelle.



TROISIÈME CONFÉRENCE

Norrköping le 30 mai 1912

Dans notre dernière conférence, nous avons reconnu l'existence d'une force morale inhérente à la nature humaine. Nous avons essayé de démontrer en nous basant sur les faits précédemment établis que la morale et le bien trouvent, à vrai dire leur fondement dans l'âme humaine. Mais au cours de l'évolution qu'il poursuit d'incarnation en incarnation, l'homme s'est écarté des dispositions ; bien qu'il possédait à l'origine à l'état d'instinct et ce n'est qu'ainsi qu'il a permis au mal, à l'erreur et l'immoralité de pénétrer dans l'humanité.

Mais alors, l'existence du mal ne nous semble-t-elle pas d'autant plus surprenante ? Comme est-elle possible ? Quelle est l'origine du mal ?

Pour trouver la solution de ce problème, il faut que nous remontions à l'antiquité et que nous nous souvenions de l'enseignement moral élémentaire qui fut donné à l'humanité. Dans toutes les écoles où le véritable esprit des mystères était respectés, les disciples, dont l'idéal suprême était d'atteindre à la connaissance des vérités spirituelles, ont toujours été astreints à baser tous leurs efforts sur une attitude morale, et ils étaient tout particulièrement instruits de la nature morale de l'être humain et de ses particularités.

Voici, en quelques mots, comment avait lieu cette instruction : on montrait aux élèves des mystères que la nature humaine peut s'égarer dans deux directions ; et que seule cette double possibilité de faire le mal permet le développement d'une volonté libre.

« Pour que votre vie progresse dans le sens voulu, leur disait-on, il faut que vous considériez ces deux causes d'égarement possible comme les deux plateaux d'une balance, dont tantôt l'un, tantôt l'autre s'élève ou s'abaisse. L'équilibre n'existe que si le fléau de la balance est au milieu. »

L'on montrait ainsi aux disciples que la juste attitude de l'homme ne saurait être définie par un jugement absolu, établissant une fois pour toutes que tel acte est bon, tel autre mauvais. À chaque instant de sa vie, l'homme peut être attiré soit d'un côté, soit de l'autre, c'est à lui de maintenir l'équilibre entre ces deux tendances et c'est cet équilibre qu'il doit chercher.

Considérons la vertu dont nous avons parlé, le courage, la vaillance. L'une des directions dans lesquelles l'homme pourrait s'égarer par rapport à cette vertu serait celle de la témérité : dépenser toutes les forces dont on dispose sans contrôle, sans maîtrise et en les tendant à l'extrême – voilà l'une des erreurs qu'on pourrait commettre. L'autre plateau de la balance est représenté par la lâcheté. Tels sont les deux extrêmes vers lesquels on peut pencher. L'on montrait au disciple que celui qui se livre à une témérité insensée se perd, il abandonne son « moi » ; il est broyé, déchiré par la roue de la vie. Celui qui s'égare dans le sens de la lâcheté s'endurcit, au contraire, il s'arrache à la communauté des choses et des êtres. Il s'isole en lui-même, puisqu'il ne parvient pas à mettre ses actions en harmonie avec la vie de l'ensemble. Toutes les actions humaines étaient envisagées sous ce jour. Les unes peuvent dévier au point d'exposer leur auteur à être déchiré, broyé par le monde extérieur, à se perdre lui-même ; les autres peuvent, au contraire, l'amener à s'endurcir, à s'isoler. Et ce double danger ne menace pas seulement les actes qui impliquent de la vaillance, il existe pour toutes les actions humaines. Voilà pourquoi, au-dessus du code moral des mystères, ces mots significatifs étaient toujours inscrits : « Cherche

le juste milieu, de manière à ne pas te perdre dans le monde, de manière à ce que le monde ne te perde pas non plus ».

Telles sont les deux fautes que peut commettre l'individu. Il peut se perdre dans le monde, être saisi par lui, anéanti. C'est la conséquence de la témérité excessive, par exemple. Ou bien le monde peut être perdu pour lui, endurci qu'il est dans son égoïsme ; c'est le cas de la lâcheté.

On disait aux disciples : « Le Bien ne saurait être défini d'une façon absolue, comme une chose immuable vers laquelle il faut tendre et qu'il suffirait d'atteindre. C'est bien plutôt l'homme qui doit le manifester ; – pareil à un pendule il peut osciller dans un sens ou dans l'autre ; mais il lui est possible, par sa propre force intérieure, de maintenir son équilibre, de demeurer dans le juste milieu. »

On comprend ainsi comment peut s'exercer la libre volonté humaine et l'importance que la raison et la sagesse ont pour l'action. S'il était conforme à la nature humaine d'obéir à des principes de morale, il nous suffirait de nous assimiler ceux-ci et nous n'aurions plus qu'à cheminer dans l'existence selon un plan tout tracé. Mais la vie réelle n'est pas ainsi faite, elle nous accorde une liberté qui ne va pas sans la possibilité constante de nous égarer dans deux directions opposées. D'où la possibilité du mal. Car qu'est-ce que le Mal ? C'est la conséquence de l'erreur que l'homme commet, soit qu'il se perde dans le monde, soit qu'il s'égare loin du monde. Éviter ces deux extrêmes, c'est en quoi consiste le Bien. Le mal est apparu dans l'évolution du fait que les hommes se sont égarés au cours de leurs incarnations dans un sens ou dans l'autre et que, ne parvenant pas toujours à rétablir immédiatement l'équilibre, le karma les a contraints à le faire ultérieurement. C'est ainsi que ce qui n'a pu être fait dans une vie, le juste milieu n'ayant

pu être trouvé, sera réalisé au cours de l'évolution à venir. On s'égaré dans une direction, on est obligé ensuite – peut-être dès la vie suivante, – d'aller dans la direction opposée, jusqu'à ce qu'on parvienne peu à peu à l'équilibre.

Telle était l'une des règles d'or des anciens mystères. Comme il arrive souvent en pareil cas, nous en retrouvons l'écho chez les philosophes de l'antiquité. Parlant de la vertu, Aristote émet une sentence qui ne s'éclaire qu'à la lumière de cet ancien principe sacré transmis des mystères et qu'il incorpore à sa philosophie. Aristote donne, en effet, de la vertu la curieuse définition suivante : « La vertu est une disposition propre à l'homme qui lui permet, en s'inspirant de jugements raisonnables, de trouver le juste milieu entre le trop et le trop peu ». Aristote a donné là une définition de la vertu qui n'a jamais été égalée depuis par aucune philosophie. Il la doit aux traditions des mystères qu'il avait conservées. Voilà donc ce fameux « juste milieu » que doit savoir maintenir celui qui désire être vraiment vertueux et permettre à une force morale de vivifier le monde.

Nous voici en mesure de répondre à cette question : « À quoi sert la morale ? Que se passe-t-il quand elle fait défaut, quand le mal règne, quand se manifeste le “trop” ou le “trop peu”, – quand l'homme se laisse broyer par le monde, ou, au contraire, s'en isole ? ». Dans l'un et l'autre cas quelque chose est détruit. Le mal, l'immoralité impliquent toujours une destruction et dès l'instant où l'être humain reconnaît que lorsqu'il fait le mal il détruit forcément quelque chose, le bien a prise sur lui et le dirige. Or telle est la tâche du mouvement anthroposophique qui commence seulement son action dans le monde. Il fera comprendre aux hommes que le mal s'accompagne toujours d'un processus destructif, qu'il enlève toujours au monde quelque chose de nécessaire.

À la lumière de ce principe, dont nous venons de faire ressortir l'importance pour notre conception anthroposophique du monde, examinons les connaissances que nous avons précédemment acquises concernant la nature humaine. Elles nous mèneront à un développement très particulier de l'idée du Bien et du Mal.

*

* *

Nous savons que *l'âme sentante* s'est spécialement développée au cours de l'ancienne époque chaldéenne, ou 3^e époque postatlantéenne. Nous n'avons plus aujourd'hui qu'une notion très vague de ce que fut cette ancienne civilisation. L'histoire ne remonte guère au-delà de l'ancienne Égypte. *L'âme pensante* s'est développée au cours de la 4^e époque, l'époque gréco-latine, et notre époque actuelle, la 5^e, a pour mission de développer *l'âme consciente*. Le Soi Spirituel ne se fera valoir qu'au cours de la 6^e période postatlantéenne.

Posons-nous la question suivante : Quelles sont les fautes que peut commettre l'âme sentante, soit dans un sens, soit dans l'autre ? L'âme sentante est celle qui nous permet de ressentir le monde des objets extérieurs, de l'accueillir en nous-mêmes. Grâce à elle, au lieu de traverser la vie en ignorant les choses qui nous entourent, nous pouvons, au contraire, entrer en rapport avec elles, participer de leur existence. Tel est le rôle de l'âme sensible. Or, qu'est-ce qui nous met en rapport avec les objets environnants ? C'est l'intérêt qu'ils éveillent en nous. Ce mot « intérêt » désigne une qualité essentielle au point de vue moral. Il est infiniment plus important d'en saisir la signification que de se charger de mille et mille principes de morale, fort beaux en apparence, mais souvent bien insignifiants. À vrai dire, il

n'y a pas de meilleur guide de l'action morale que l'intérêt réel que l'on prend aux êtres et aux choses. Comprenez bien cela ! Dans notre dernière conférence, je vous ai parlé de l'Amour, au sens profond du mot. Vous me comprendrez donc si je vous dis aujourd'hui que toutes les déclamations sur « l'amour, l'amour et encore l'amour » ne nous donneront jamais l'impulsion morale que peut déterminer l'intérêt éveillé en nous par les choses et les êtres.

Nous voici devant un enfant. Quelle est la condition première pour que nous nous consacrons à son éducation ? C'est qu'il nous inspire de l'intérêt. Nous éloigner d'un objet qui nous intéresse serait le signe d'un état morbide. On reconnaîtra de plus en plus que l'intérêt que nous inspire un être ou une chose est un facteur moral de la plus grande valeur. Plus on remplacera la prédication morale par la recherche des véritables bases de la morale, plus on s'en rendra compte. Élargir le rayon de notre intérêt, acquérir la faculté de pénétrer dans les choses, de les comprendre, c'est réveiller en nous des forces qui influenceront jusqu'à nos rapports avec nos semblables.

L'intérêt que nous porterons à un être fera naître en nous la pitié véritable. Considérons donc de notre devoir d'anthroposophe d'élargir le champ de notre intérêt. Nous verrons alors grandir la fraternité universelle. Les sermons sur l'amour que nous devons éprouver les uns pour les autres ne nous feront pas progresser. Mais si nous élargissons de plus en plus notre intérêt, si nous essayons de comprendre les âmes, avec toute leur diversité de tempéraments, de caractères, de races, de nationalités, de religions, de philosophies, si nous nous efforçons de pénétrer ainsi profondément dans les êtres et les choses, alors nous nous verrons stimulés à l'action morale véritable.

Mais ici encore il faut entre deux extrêmes trouver le juste milieu. L'un de ces extrêmes est représenté par

l'indifférence, elle mène aux plus grandes catastrophes dans l'ordre moral. Elle est le fait de l'homme qui demeure enfermé en lui-même, qui se cantonne obstinément dans ses principes et parle toujours de « son point de vue ». Avoir un « point de vue » dans le domaine moral est d'ailleurs une attitude néfaste. Il faut avoir l'œil ouvert à tout ce qui nous entoure, c'est là ce qui importe. L'indifférence isole l'être du monde tandis que l'intérêt l'y fait pénétrer. Nous sommes perdus pour le monde quand nous demeurons indifférents et nous tombons dans l'immoralité. L'indifférence, l'absence d'intérêt à l'égard du monde représente donc au plus haut point une tare morale.

Or l'Anthroposophie stimule l'activité de l'esprit ; elle nous aide à mieux penser le spirituel, à l'accueillir en nous. Comme il est vrai que le feu que l'on allume produit de la chaleur, de même la sagesse anthroposophique éveille en nous l'intérêt pour tout ce qui est humain et pour toute vie en général. Que des objets aussi lointains que l'évolution de Saturne, du Soleil ou de la Lune, le Karma, et autres questions étudiées par l'Anthroposophie, puissent avoir pour effet de susciter en nous cet intérêt, cela paraît invraisemblable à première vue. Et pourtant il est vrai que cet intérêt porté à toute chose existante apparaît comme un produit de transformation des connaissances anthroposophiques, au même titre que l'indifférence résulte de l'assimilation des connaissances matérialistes. Cette indifférence est, hélas, fort répandue de nos jours et si elle n'était pas compensée elle provoquerait d'incalculables désastres.

Que de personnes traversent la vie, entrent en rapport avec de nombreuses individualités, sans jamais apprendre à les connaître, restant complètement enfermées en elles-mêmes. N'est-il pas fréquent de voir deux personnes liées d'amitié depuis longtemps, se séparer tout à coup ? Leur amitié était née d'une

impulsion de nature matérialiste et il leur a fallu longtemps pour découvrir leurs caractères réciproques et ce qu'ils avaient de peu sympathiques. Rares sont aujourd'hui ceux qui savent entendre ce que l'homme dit à l'homme.

C'est cette compréhension que doit nous donner l'Anthroposophie ; elle doit ouvrir nos yeux et notre âme à tout ce qui est humain. Ainsi nous ne traverserons plus la vie l'esprit fermé, mais nous la parcourrons animés d'un intérêt vivant.

Afin de ne pas tomber dans l'excès contraire, nous devons apprendre à distinguer entre l'intérêt véritable et celui qui n'en a que l'apparence, et rester dans le juste milieu. Se jeter dans les bras de tous ceux que l'on rencontre est une manière passionnée de se perdre soi-même dans les autres, ce n'est point leur témoigner un intérêt véritable. C'est se perdre dans le monde. Le monde nous perd, quand nous lui demeurons indifférents, c'est nous qui nous perdons dans le monde, quand nous nous abandonnons à une passion irraisonnée qui obnubile notre esprit. L'intérêt sain que nous portons aux êtres et aux choses nous permet de nous maintenir fermement dans le juste milieu et de garder notre équilibre.

Au temps de la 3^e période postatlantéenne, l'époque chaldéo-égyptienne, la majorité des habitants de la terre était encore animée d'une force particulière qui l'aidait à maintenir l'équilibre entre l'indifférence et la passion. C'est cette force qu'on appelait jadis et jusqu'à l'époque de Platon et d'Aristote : la sagesse. Mais les hommes la considéraient comme un don des dieux. Sous ce rapport, nous pouvons appeler cette 3^e période postatlantéenne celle de la sagesse instinctive. Si on l'étudie à ce point de vue, on constate que les hommes étaient encore, à cette époque, plus près des puissances spirituelles et divines qu'ils ne le furent ensuite. J'ai traité cette question dans les conférences de Copenhague qui sont résumées dans

le livre « La direction spirituelle de l'homme et de l'humanité ». À l'époque chaldéo-égyptienne, c'est la sagesse instinctive dont nous venons de parler qui relie les hommes aux dieux. La faculté de trouver le juste milieu dans l'action (action conforme à l'époque), de maintenir l'équilibre entre l'indifférence et le don passionné et irraisonné de soi-même – c'était, en ce temps-là, aux dieux qu'on la devait. De plus, les institutions extérieures s'efforçaient de contribuer au maintien de cet équilibre. Les migrations de peuples qui se produisirent au cours de la 4^e période n'avaient pas encore mélangé les races et les classes. Les hommes vivaient isolés dans les systèmes de familles, de races, de peuples ; ils laissaient avec sagesse la nature régler leur vie et l'intérêt qu'elle suscitait en eux. Celui-ci était assez vif pour éveiller dans leurs âmes des impulsions morales. D'autre part, la fraternité du sang, qui liait les membres d'une même famille, ou race, mettait un frein à la passion irraisonnée. Si vous observez la vie, vous reconnaîtrez sans peine qu'aujourd'hui encore les liens du sang ou de la famille sont ceux qui entretiennent le plus d'intérêt des êtres les uns pour les autres et qui refrènent ce qu'on peut appeler les passions irraisonnées. À l'époque chaldéo-égyptienne, la civilisation se concentrait sur des territoires plus limités, et il était plus facile de demeurer dans le juste milieu.

Mais il est dans le sens des progrès de l'humanité que disparaissent les forces purement instinctives issues du monde spirituel et que les individus acquièrent plus d'indépendance à l'égard des puissances divines. C'est pourquoi dès l'époque suivante, l'époque gréco-latine, nous voyons non seulement des philosophes comme Platon et Aristote, mais encore l'opinion publique en Grèce ne plus considérer la sagesse comme un don des dieux, mais y voir une qualité qu'il est nécessaire d'acquérir. La sagesse est aux yeux de Platon la vertu essentielle et il considère comme immoral tout homme qui ne s'efforce pas de la posséder.

Nous nous trouvons actuellement dans la 5^e période postatlantéenne et nous sommes encore loin du moment où la sagesse, qui fut jadis donnée à l'humanité comme une force instinctive, deviendra en nous une faculté consciente. Aussi le danger d'errer dans l'une ou l'autre direction est-il particulièrement grand à notre époque. D'où l'importance que revêt une conception anthroposophique comme la nôtre, qui doit prévenir ce danger et amener les hommes à acquérir consciemment la sagesse qu'ils possédaient jadis à l'état d'instinct. L'esprit même de notre mouvement est de développer la conscience là où régnait l'instinct. Jadis les dieux ont donné la sagesse à notre âme inconsciente sous forme d'instinct ; nous devons aujourd'hui acquérir par nos propres forces la connaissance du cosmos et de l'évolution humaine. Les anciennes coutumes ne s'édifiaient-elles pas également sur les pensées des dieux ? Il est juste de considérer l'Anthroposophie comme la recherche des pensées divines. Jadis celles-ci pénétraient dans les âmes qui se laissaient instinctivement guider par elles, aujourd'hui nous devons les chercher, les étudier, en faire notre science. Sous ce rapport, l'Anthroposophie doit nous apparaître comme une chose divine. Nous devons éprouver de la dévotion à l'égard des pensées qu'elle nous transmet – ce sont les pensées des dieux qui ont construit le monde. Il nous est permis de les refléter dans notre pensée propre. Quand on comprend ainsi l'Anthroposophie, on sent que ses enseignements nous sont donnés afin que nous accomplissions notre mission.

Lorsque nous étudions les évolutions de Saturne, du Soleil et de la Lune, la réincarnation, le développement des races, etc., de vastes horizons s'ouvrent à notre esprit. Mais notre attitude ne sera juste que si nous avons conscience que ces pensées dont nous essayons de nous pénétrer sont celles des dieux qui ont guidé l'évolution. Ainsi nous « pensons » l'évolution divine. Qui comprend cela sent son esprit se pénétrer de

moralité. Il est impossible qu'il en soit autrement. « Jadis, se dit-il, les hommes reçurent des dieux, sous forme d'instinct, la sagesse qui avait présidé à la construction du monde. C'est cette sagesse qui leur inspirait l'action morale. Or aujourd'hui, à l'aide de l'Anthroposophie, nous recherchons consciemment cette sagesse. Il nous est donc permis de croire qu'elle se transformera en nous en force morale et qu'avec la sagesse anthroposophique nous nous assimilerons en même temps la morale anthroposophique ». Or, quelles sont les impulsions morales auxquelles va donner naissance l'effort anthroposophique dans le domaine de la vie sage ? Nous touchons ici à une chose dont l'anthroposophe peut prévoir le développement, et dont il doit saisir la profonde signification morale, la valeur éthique. Il s'agit de cet « idéal de sagesse » dont a parlé Platon et qui est si étranger à la mentalité actuelle. Aussi ferons-nous bien de remplacer par une autre expression cette appellation qui était familière à des esprits encore pénétrés de sagesse. Car nous nous sommes individualisés, nous nous sommes éloignés du divin et nous devons tendre à nous en rapprocher de nouveau. Apprenons à sentir tout ce que signifie le mot « véracité ». En faire saisir l'importance et la valeur sera l'un des buts de la pensée et de l'attitude anthroposophique dans le domaine moral.

Il faut que les anthroposophes d'aujourd'hui comprennent combien il est nécessaire qu'ils se pénètrent de cette force morale en un temps où, si l'on parle encore de vérité, toute la vie civilisée s'en est néanmoins infiniment éloignée, sous l'influence du matérialisme et a perdu de plus en plus le sens de la véracité. Il ne pouvait en être autrement. L'esprit de vérité ne peut appartenir à une civilisation qui présente certains caractères propres à la nôtre. Car, je vous le demande : quel peut être le sentiment d'un homme qui, cherchant à s'informer par la voie de la presse, s'aperçoit qu'il est constamment trompé, qu'il ne recueille que des

mensonges ? Et cette constatation on peut la faire à toute heure, à toute minute. Partout où s'étale la vie moderne, elle se caractérise par un manque de sincérité, par l'absence de tout esprit de vérité. Non, certes, la véracité ne peut être nommée parmi les qualités des hommes de nos jours !

Supposez que vous ayez la preuve que quelqu'un a écrit une chose inexacte. Dites-le-lui. Vous remarquerez qu'il est très rare qu'il ait le sentiment d'avoir mal agi. Il répondra sans se troubler : « j'étais de bonne foi ». Un anthroposophe ne doit pas se satisfaire de cette attitude ni la considérer comme morale. Il ne doit rien affirmer dont il n'ait d'abord contrôlé l'exactitude. Il doit sentir que son devoir absolu est de vérifier par tous les moyens dont il peut disposer toute chose qu'il se propose de dire. Ne pas sentir cette obligation, c'est ignorer la force morale que représente la véracité. Si on l'éprouve, on ne peut plus dire : « j'ai affirmé cette chose de bonne foi », car on sent qu'il ne suffit pas de dire ce que l'on croit vrai, mais qu'il ne faut dire que ce que l'on sait être exact. Sous ce rapport notre civilisation doit subir une transformation radicale. La rapidité des communications, le désir de sensations qui possède les hommes et d'une façon générale, toutes les conséquences d'un âge matérialiste s'opposent à l'esprit de vérité. Dans le domaine moral, l'Anthroposophie éduquera l'humanité, elle lui fera sentir le devoir d'être vrai.

Il ne m'incombe pas aujourd'hui de rechercher dans quelle mesure cet esprit de vérité règne dès à présent parmi nous, mais j'affirme qu'il doit être considéré comme un principe anthroposophique essentiel. L'évolution morale aura assez affaire au sein du mouvement anthroposophique pour que cet idéal de vérité imprègne toute notre pensée, tout notre sentiment, toute notre action dans toutes les directions. C'est cet idéal qui peut aujourd'hui engendrer la vertu dans l'âme sentante.

L'Anthroposophie appelle « âme pensante » le second principe psychique de l'homme. Vous savez qu'il s'est affirmé principalement durant la 4^e période d'évolution postatlantéenne, l'époque gréco-latine. Nous avons parlé de la vertu qui le caractérise, c'est la vaillance, le courage, qui occupe le juste milieu entre la lâcheté d'une part, la témérité de l'autre. Platon et Aristote la représentaient ainsi. Elle était considérée comme le don actuel des dieux, tandis que la « sagesse », sous sa forme instinctive, avait appartenu plus spécialement à la 3^e période postatlantéenne. Nous avons déjà montré, au cours de la première de ces conférences, que le christianisme, en se répandant vers le nord, avait rencontré ce courage instinctif qui animait les hommes de la 4^e époque. Il apparaissait encore en eux comme un don divin. De même que chez les Chaldéens la sagesse, la science des mystères stellaires s'avéraient d'inspiration divine ; ainsi la vaillance fut donnée aux Grecs et aux Romains et enfin aux peuples chargés de répandre le christianisme. Elle a survécu à la sagesse.

Considérons à présent notre 5^e culture postatlantéenne. Nous nous trouvons par rapport au courage dans la situation des Grecs par rapport à la sagesse, laquelle avait été instinctive chez les Égyptiens et les Chaldéens. De même, en regardant vers le passé, nous voyons que les dieux inspiraient le courage à nos ancêtres – ce courage que nous devons reconquérir aujourd'hui. Mais nos deux précédentes conférences nous ont montré les transformations que subit cette vertu. Accordée par les dieux, elle avait un caractère extérieur. Chez François d'Assise, nous la voyons se muer, sous l'impulsion d'une force que nous avons reconnu être celle du Christ, en une vertu intérieure, celle du véritable « amour ». Mais cet amour doit être guidé par l'autre vertu, celle de l'intérêt, de la compréhension que nous apportons à l'être sur lequel

nous déversons notre amour. Dans son « Timon d'Athènes », Shakespeare a montré comment l'amour, lorsqu'il est coloré par la passion, lorsqu'il n'est qu'une émanation de la nature humaine et n'est pas guidé par la sagesse de l'esprit de vérité, peut entraîner de grands malheurs. Timon d'Athènes distribue toutes ses richesses. La générosité est une vertu, mais Shakespeare nous montre qu'en dilapidant ses biens, son héros crée une quantité de parasites.

De même que le courage des anciens peuples était dirigé par les Brahmines européens, par ces sages qui s'étaient retirés dans les régions septentrionales de l'Europe, de même notre nature humaine a besoin aujourd'hui d'être guidée, afin d'établir une harmonie entre l'expression de la vertu et l'intérêt inspiré par le monde extérieur, intérêt qui doit régler nos rapports avec lui et guider notre amour. François d'Assise nous en offre un exemple caractéristique, quoique radical. Il ignorait cette pitié gênante, blessante même, dont certaines personnes témoignent et qui n'est pas toujours l'expression d'une impulsion morale véritable. Aussi est-elle bien souvent repoussée par ceux auxquels elle s'adresse. Mais nul être normal ne refusera d'être compris et celui qui conforme ses actes à cette compréhension n'encourra jamais aucun blâme. C'est elle qui doit guider la seconde vertu, celle de l'Amour. Sous l'impulsion du Christ, l'amour est devenu la vertu de l'âme pensante, c'est un amour doublé de compréhension, d'entendement. La compassion, la faculté de partager la peine et la joie des autres est la vertu qui doit porter à l'avenir les plus beaux fruits dans la vie commune des hommes. Cette sympathie, cet amour, cette peine et cette joie partagés, écloront dans l'âme de celui qui comprend vraiment l'impulsion du Christ.

Sous l'action du développement anthroposophique, un sentiment germera dans l'âme : Par le mystère du

Golgotha, le Christ est entré dans l'évolution de la terre. Les impulsions qu'il a données, les actes qu'il a accomplis s'y sont inscrits ; partout on peut les retrouver. Or, pourquoi est-il descendu sur la terre ? Afin de faire progresser l'évolution dans le sens voulu. Désormais, depuis que le Christ a pénétré le monde de sa force, tout acte immoral, toute indifférence à l'égard du prochain exerce sur cette force une action destructrice, elle en frustre le monde. Au contraire, lorsque la vertu, qui est une force créatrice, offre ses dons au monde, elle fait de celui qui la cultive un constructeur. En donnant, il édifie. Ce n'est pas sans raison que l'on répète que le Christ a été crucifié une première fois sur le Golgotha, mais qu'il l'est sans cesse de nouveau par les actions des hommes. Le Christ ayant pénétré dans l'évolution de la terre par l'acte accompli sur le Golgotha, c'est ajouter constamment à ses souffrances, à ses douleurs, que d'agir d'une façon immorale, en manquant d'intérêt, d'amour pour les hommes. Voilà pourquoi le Christ continuera à être crucifié, aussi longtemps que l'immoralité, que l'indifférence et le manque d'amour régneront. L'impulsion du Christ ayant été donnée à l'évolution de la terre, c'est elle qui porte le poids de cette souffrance.

Mais s'il est vrai que la force destructrice du mal entrave l'impulsion du Christ et continue, en quelque sorte, à Le crucifier, il est vrai aussi que tout acte d'amour contribue à la manifestation de la force christique, la réalise, pour ainsi dire. « Tout ce que vous aurez fait au moindre de mes frères, c'est à moi que vous l'aurez fait » – telle est la parole d'amour essentielle qui, lorsqu'elle sera comprise dans son sens anthroposophique, exercera sur les âmes une influence morale profonde. C'est ce sens que nous découvrons quand nous nous efforçons de comprendre notre prochain et que nos actes à son égard, notre attitude, notre vertu s'inspirent de cette compréhension de son être réel. Sentir que le mystère du Golgotha a été

accompli pour tous les hommes, qu'il en rayonne une force qui se répand dans le monde entier, – voilà qui peut donner à l'âme un élan puissant, voilà qui peut réellement fonder la morale. « Efforce-toi de comprendre les hommes, tes frères, de saisir toutes leurs particularités de race, de couleur, de nationalité, de confession, de conception philosophique, etc. Tout ce que tu feras pour eux, tu le feras pour le Christ qui s'est uni à l'évolution actuelle de la terre ». Cette parole : « ce que vous aurez fait à l'un de mes frères, c'est à moi que vous l'aurez fait » représente pour celui qui a compris la signification du mystère du Golgotha, une inspiration morale puissante.

Si les dieux de l'ère préchrétienne ont insufflé aux hommes la sagesse instinctive, et plus tard le courage instinctif – du symbole de la Croix rayonne l'amour, cet amour qui éclot de l'intérêt, de la compréhension que les hommes éprouvent les uns pour les autres. C'est ainsi que la force du Christ s'exercera dans le monde. Lorsque non seulement le Brahmine aimera et comprendra le Brahmine, le Paria le Paria, le Juif le Juif, le Chrétien le Chrétien, mais que le Juif aimera et comprendra le Chrétien, le Paria le Brahmine, l'Américain l'Asiatique, – lorsqu'ils sauront se comprendre en tant qu'hommes et s'identifier les uns aux autres, – alors éclatera le sens profond de cette parole. Il faut que la fraternité règne parmi les hommes sans distinction de confession extérieure. Père, mère, frère, sœur, notre propre vie elle-même, doivent avoir à nos yeux moins de prix que ce qui parle d'âme à âme. « Celui qui ne s'affranchit pas, dans ce sens, de tous les liens qui entravent la manifestation de la force christique, niveleuse de toutes les différences humaines, celui qui ne méprise pas ces différences, ne peut pas être mon disciple » – telle est la force qui émane du mystère du Golgotha, tel est cet amour dans lequel se renouvelle une vertu primitivement accordée aux hommes par les dieux.

Il ne nous reste plus à examiner que ce que l'on peut appeler les vertus de *l'âme consciente*. Elles sont encore en nous à l'état d'instinct. Platon et Aristote ont considéré les principales vertus de l'âme consciente et les ont définies également comme un état d'équilibre, comme un juste milieu. L'âme consciente est déterminée par la conscience que nous prenons du monde extérieur par l'intermédiaire de notre corps. Celui-ci est d'abord l'instrument de l'âme consciente et c'est également par lui que nous atteignons à la conscience du moi. D'où son importance. La mission terrestre de l'homme ne pourrait pas être réalisée sans ce corps. Mais ici encore il y a des limites. S'il n'employait les forces qui sont en lui que pour jouir du corps, il s'enfermerait en lui-même, il serait perdu pour le monde. C'est le cas du débauché, disaient Platon et Aristote, qui ne cherche qu'à se procurer des plaisirs et s'isole du monde.

Par contre, celui qui renonce à tout s'affaiblit de plus en plus, il est entraîné dans le processus du monde et, ayant mésestimé les forces accordées à l'être humain, il est anéanti.

Ainsi les forces qui ont servi au développement de l'âme consciente peuvent être détruites et l'homme alors a perdu le monde. La vertu qui nous permet d'éviter ces deux excès est la tempérance. Entre l'ascétisme et la débauche, elle représente le juste milieu. C'est la vertu propre à l'âme consciente. En ce qui la concerne, nous n'avons pas dépassé le stade instinctif. Observez les hommes, vous verrez à quel point dans ce domaine ils s'abandonnent à l'empirisme et oscillent tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre. Faites abstraction du petit nombre qui s'efforce dès aujourd'hui d'atteindre à la conscience dans ce domaine et vous trouverez que la majorité des hommes répond au modèle suivant : Pendant l'hiver, on se livre à toute sorte d'excès, on se nourrit jusqu'à satiété de mets délicats, on satisfait sa gourmandise – puis, en été, on va à Carlsbad ou ailleurs,

afin de guérir par l'excès contraire tous les maux déterminés par la première manière de vivre. C'est là un exemple radical de cette oscillation entre deux extrêmes, entre la jouissance et le renoncement ; on la retrouve partout quoique à un degré moins apparent. Les hommes se chargent eux-mêmes de dépasser la mesure dans l'une des directions et ils se font ensuite prescrire par les médecins des cures de désintoxication – autrement dit, ils vont à l'autre extrême. Cet instinct, qui apparaît comme une sorte de don des dieux, les pousse à rétablir constamment l'équilibre. Mais comme les autres facultés instinctives, celle-ci se perdra lors du passage de la 5^e à la 6^e culture postatlantéenne. Elle disparaîtra en tant que don naturel et vous pouvez mesurer à quel point les conceptions et l'esprit anthroposophiques devront contribuer à développer progressivement la conscience dans ce domaine.

Rares sont aujourd'hui les anthroposophes, même éclairés, qui comprennent que l'Anthroposophie est ici encore le moyen d'atteindre à la véritable conscience. Quand elle aura pris toute sa valeur dans ce domaine, on verra les hommes manifester un désir de plus en plus intense des grandes vérités spirituelles. Aujourd'hui on se rit encore de l'Anthroposophie. Il n'en sera pas toujours ainsi ; elle se répandra, elle triomphera de toutes les hostilités qu'elle rencontre et de tout ce qui entrave encore son développement. Les anthroposophes ne se contenteront plus alors de prêcher la fraternité universelle. Et l'on comprendra que l'on ne peut pas plus s'assimiler l'Anthroposophie en un jour, qu'on ne peut en un jour se nourrir pour la vie entière. Il faut s'en pénétrer peu à peu et sans cesse davantage.

On croira de moins en moins qu'il suffit d'adhérer aux principes de notre mouvement pour être anthroposophe. La participation vivante à l'œuvre commune, le sentiment d'une communion profonde dans la vie anthroposophique se développeront de plus en plus. Or,

quelle influence ont sur l'être les pensées, les sentiments, les élans engendrés par la sagesse anthroposophique ? Un anthroposophe, cela va sans dire, ne peut avoir un point de vue matérialiste. Il ne dira pas, par exemple, que la pensée est produite par un mouvement moléculaire du cerveau, dont elle s'échapperait comme une vapeur légère, ou comme la flamme qui s'élève d'une bougie. C'est là un point de vue matérialiste ; celui de l'anthroposophe est exactement l'opposé. C'est la vie intérieure, ce sont les pensées qui mettent en mouvement le cerveau, le système nerveux. Les mouvements imprimés à ces organes varient selon la nature des pensées. Pour connaître la constitution intime d'un cerveau, il faut rechercher la nature des pensées qui l'habitent. De même que l'écriture n'est qu'une expression de la pensée, de même les mouvements du cerveau sont l'effet de celle-ci.

Vous déduirez de ce qui précède que vos cerveaux, qu'habitent en ce moment des pensées anthroposophiques, ne ressemblent pas à ceux d'une Société de joueurs de cartes, par exemple. Les phénomènes qui prennent place dans vos âmes, selon que vous vous livrez à des pensées anthroposophiques ou que vous jouez aux cartes, ou assistez à une représentation cinématographique, sont extrêmement différents. Or rien n'est isolé dans l'organisme ; tout se tient au contraire. Les pensées agissent sur le cerveau et sur le système nerveux, lesquels sont en rapport avec tout notre organisme. Ces phénomènes demeurent encore cachés au plus grand nombre ; mais quand les dernières qualités organiques qui se transmettent encore par la voie de l'hérédité auront disparu, on pourra assister au phénomène suivant : le rayonnement des pensées s'étendra du cerveau sur les autres organes, il influencera, par exemple, les organes digestifs ; certains aliments que l'on goûte encore aujourd'hui répugneront à ceux qui se seront pénétrés de pensées anthroposophiques. Les pensées de l'Anthroposophie

sont les pensées des dieux. Elles modifient l'organisme entier et rectifient le goût. Quand un aliment nous sera malfaisant, nous lui trouverons une saveur et une odeur désagréables. Cette perspective peut paraître singulière, on la qualifiera peut-être de matérialiste. Elle n'est rien moins que cela.

Cette sorte d'appétit qui vous fera goûter tel aliment, rejeter tel autre, sera l'une des conséquences de votre travail anthroposophique. Il se peut que dès à présent vous éprouviez à l'égard de certains aliments une répugnance que vous ignoriez autrefois. C'est une sensation qui se développera de plus en plus chez ceux qui travaillent avec désintéressement à leur évolution intérieure dans le but de servir le monde. Il ne faut pas jouer sur les mots d'« égoïsme » et de « désintéressement ». On en abuse souvent. Déclarer ne vouloir travailler que pour le monde, sans souci de sa propre évolution, n'est pas une preuve de désintéressement.

Ce n'est pas de l'égoïsme que de travailler à son propre développement spirituel, car c'est se rendre plus digne de participer à l'évolution du monde. Le négliger, c'est se rendre impropre à cette œuvre, c'est priver le monde de cette force. Ici encore il faut savoir discerner ce qu'il est juste de faire pour réaliser les intentions que les dieux ont déposées dans nos âmes.

Ainsi l'Anthroposophie contribuera au développement d'une part, ou plutôt du noyau d'une humanité qui ne se contentera plus d'obéir instinctivement à un idéal de tempérance, de mesure, mais qui ira consciemment vers tout ce qui peut contribuer à faire de l'homme un élément constructif dans l'ordre cosmique et qui se détournera consciemment de toute influence destructive à cet égard.

C'est ainsi que des impulsions morales se manifestent également dans la vie intérieure de l'être humain et dans le travail qui s'y accomplit. Ce que nous pouvons appeler

« la sagesse de la vie » nous apparaît comme un nouvel aspect de la tempérance. Cette sagesse de la vie sera l'idéal de la 6^e époque postatlantéenne ; c'est cette vertu que Platon appelle la « Justice ». C'est la consonance harmonieuse des autres vertus.

Les modifications que les vertus ont subies dans l'âme humaine ont changé son sentiment à leur égard depuis l'ère préchrétienne. On ne connaissait pas alors cette vertu harmonisante qui amène l'accord entre les autres vertus. Cet accord se présente comme l'idéal d'un avenir encore lointain. Nous avons vu que la vaillance s'est muée en la force morale de l'amour. De même la sagesse est devenue la véracité. C'est cette vertu qui confère à la position que l'homme occupe dans le monde sa dignité et sa valeur exacte.

Or, comment est-on « vrai » par rapport aux choses de l'esprit ? L'intérêt, la véritable compréhension, la sympathie que l'on éprouve à l'égard des êtres et des choses éveillent cette vertu dans l'âme sensible. Comment se manifeste-t-elle par rapport au monde spirituel ? Quand nous avons affaire au monde physique et avant tout à l'être humain, il faut que nos yeux et notre âme s'ouvrent pour les percevoir. Mais quelle sera notre attitude à l'égard du monde spirituel ? Comment acquérir ici la perspicacité ? En développant en nous-mêmes un sentiment très particulier qui est apparu, lui aussi, au moment où l'ancienne sagesse instinct a été refoulée dans les profondeurs de l'âme. C'est ce sentiment que les Grecs ont caractérisé lorsqu'ils ont dit : « Toute activité philosophique commence par l'étonnement, l'émerveillement ».

Si nous prenons ce sentiment pour base de nos rapports avec le monde spirituel, nous leur donnons une valeur morale. Le sauvage, l'homme primitif ne s'étonne guère devant les grands phénomènes cosmiques. C'est en se développant que l'esprit comprend que les phénomènes les plus quotidiens recèlent des énigmes et

qu'il commence à soupçonner en eux un élément spirituel. C'est l'émerveillement de l'âme qui l'introduit dans le monde spirituel et lui en ouvre la connaissance. Pour connaître un objet, il faut que l'âme ait été attirée vers lui. C'est dans cette attirance que s'épanouissent l'étonnement, l'émerveillement, la foi. À vrai dire, ce sont toujours ces sentiments qui nous tournent vers le suprasensible et ce sont ces serments que l'on réunit communément sous le mot « foi ». La foi, l'émerveillement, l'étonnement sont les trois forces de l'âme qui la haussent au-dessus du monde ordinaire.

Si, en face de l'être humain, nous éprouvons de l'étonnement, nous chercherons à le comprendre et la compréhension de sa nature nous conduira à la vertu de la « fraternité ». Nous réaliserons celle-ci au mieux, si nous nous sentons pénétrés de respect devant l'être humain. Tout homme nous apparaîtra digne de ce respect et plus nous l'éprouverons, plus nous deviendrons véridiques.

Être « vrai » sera pour nous un devoir, nous nous sentirons liés à la vérité.

Nous tournant vers le monde spirituel dont nous soupçonnons l'existence, nous retrouvons par la connaissance la sagesse suprasensible qui s'est enfoncée dans les régions subconscientes de l'âme. Ce n'est qu'après qu'elle eut été engloutie, que fut prononcée cette parole : « Toute activité philosophique commence par l'étonnement, l'émerveillement ». Les sentiments auxquels elle répond ne se sont manifestés dans le courant de l'évolution qu'à l'époque où l'impulsion christique se communiqua au monde.

Ayant déjà nommé l'amour comme seconde vertu, considérons à présent la sage conduite de la vie, vertu de l'avenir qui, à l'heure présente, prend encore chez l'homme la forme de la tempérance instinctive. C'est pourquoi c'est encore à lui-même qu'il pense et c'est sur son propre intérêt qu'il règle ses actions.

Aussi est-il nécessaire qu'un critérium objectif lui soit fourni.

En d'autres occasions, je vous ai déjà parlé de la « conscience ». Elle ne s'est fait jour qu'à l'époque grecque, ou 4^e époque postatlantéenne. Chez les tragiques Grecs de l'antiquité, chez Eschyle par exemple, les Érynnies, les Furies jouent un très grand rôle. Elles reparaissent plus tard transformées en conscience, chez Euripide. Cet exemple montre que ce que nous appelons la conscience n'existait pas chez les anciens. La conscience représente avant tout une forme sur laquelle nous réglons nos actes, elle nous avertit lorsque nous risquons de dépasser la mesure et donnons trop de prix à notre intérêt personnel. La conscience ramène l'équilibre entre nos antipathies et nos sympathies. Notre attitude à l'égard des vertus, de la véracité, de l'amour, de la sage conduite de la vie devient ainsi plus objective ; elle tient compte davantage du monde extérieur.

L'amour joue ici le rôle de médiateur et agit comme régulateur de toute vie – de la vie sociale également. De même il canalise les impulsions qui se font jour dans l'âme. L'esprit de vérité se manifeste dans la foi de l'âme à l'égard du monde suprasensible. La sage conduite de la vie qui la guide intérieurement est éprouvée par elle comme une action régulatrice émanant des dieux. Elle lui indique la voie du juste milieu, c'est le fait de la conscience.

Il nous serait facile, si nous en avons le temps, de réfuter les contradictions que peuvent soulever ces conférences. Nous n'en examinerons qu'une seule. « La conscience et l'étonnement de l'âme devant le monde sont apparus d'après vous à une certaine période de l'évolution humaine » – pourrait-on dire. « Mais c'est une erreur. Ce sont des facultés éternelles, inhérentes à la nature humaine ! »

Prétendre cela, c'est ignorer les conditions essentielles de l'évolution.

Cette vérité s'imposera peu à peu. On reconnaîtra que jadis l'humanité n'était pas encore complètement descendue sur le plan physique et vivait encore sous une dépendance plus grande des puissances divines. Elle s'efforcera, dans l'avenir, de regagner consciemment son état passé, quand l'esprit de vérité, l'amour et l'art de vivre la détermineront davantage, tant dans le monde physique que dans le domaine de la connaissance spirituelle, l'âme étant pénétrée par la foi dans le monde suprasensible. Cette foi ne l'introduit pas forcément, tout de suite, dans ce monde, mais elle se transformera finalement en une connaissance spirituelle. Il en est de même de l'amour et de son action au-dehors. La conscience interviendra comme pouvoir régulateur de l'âme consciente. La foi, l'amour, la conscience seront les trois étoiles qui brilleront parmi les forces morales et pénétreront de leurs lumières les âmes humaines, à l'aide surtout des connaissances anthroposophiques. À ceux-là seuls qui prévoient un développement sans cesse grandissant de ces vertus se découvriront les perspectives morales de l'avenir. L'Anthroposophie projette leur lumière sur toute la vie éthique et voit en ces vertus les forces constructives de l'avenir.

En terminant cette conférence, je vous parlerai d'une chose dont seules de longues considérations pourraient établir l'évidence et que je ne ferai donc qu'énoncer aujourd'hui. Nous savons que l'impulsion christique s'est communiquée au monde par le mystère du Golgotha. En ce temps-là, il se trouva qu'un organisme humain composé d'un corps physique, d'un corps éthérique et d'un corps astral, fut pénétré de la force christique en guise de « moi ». C'est cette force qui se répandit dans la vie de la terre et dans la civilisation. Nous savons que Jésus de Nazareth garda ses corps physique, éthérique et astral, l'impulsion christique y jouant le rôle de « moi ». Sur le Golgotha, Jésus de Nazareth se sépara de celle-ci, et elle pénétra alors dans l'évolution de la terre, à laquelle elle donna son sens.

Rappelez-vous certaines données de la science spirituelle auxquelles nous faisons souvent allusion, afin que l'esprit se familiarise avec elles et les prenne au sérieux. Le monde, disons-nous, est « maya », est illusion. Mais l'homme doit s'élever progressivement au-dessus de cette illusion pour atteindre la vérité, la réalité du monde.

En quoi consiste l'évolution de la Terre ? Elle comprend, à vrai dire, deux périodes.

Au cours de la seconde, toutes les choses extérieures qui s'étaient formées pendant la première et que perçoivent nos sens physiques, se dissolvent, se détachent de l'évolution humaine, de même que le corps physique se détache de l'homme.

Que restera-t-il donc ? peut-on se demander. Il restera les forces ; les forces réelles, celles qui s'unissent à l'être humain par le procès évolutif de l'humanité sur la terre. Et la plus réelle de ces forces est celle qui a pénétré dans l'évolution par le Christ. Or, elle ne trouve rien sur terre actuellement dont elle pourrait se revêtir. Aussi attend-elle que l'évolution future lui donne une enveloppe. Quand cette évolution de la terre sera accomplie, alors le Christ pleinement réalisé sera l'homme de l'achèvement, comme Adam fut l'homme du commencement, autour duquel s'est groupée la multitude humaine.

Dans cette parole : « Ce que vous avez fait pour l'un de vos frères, c'est pour moi-même que vous l'avez fait », il y a pour nous une indication essentielle. Qu'est-ce donc qui a été fait pour le Christ ? Les actes qui obéissent à l'impulsion du Christ, qui sont inspirés par la conscience, par la foi, par la connaissance demeurent, après s'être séparés au courant de la vie terrestre écoulée ; et c'est ainsi que, donnant quelque chose à ses frères tant par les actes qu'il accomplit que par son attitude morale, l'homme le donne en même temps au Christ. Guidons notre conduite sur cette vérité que tout ce que nous générons de forces, d'actes de foi et de confiance, d'actes

inspirés par l'étonnement, l'émerveillement, nous les offrons au Christ afin qu'ils créent autour de lui une sorte d'enveloppe, comparable au corps astral de l'homme.

Les actions morales inspirées par l'émerveillement. La confiance, la foi dans le monde spirituel par tous les sentiments, en un mot, qui frayent la voie à la connaissance suprasensible construisent, effectivement, un corps astral dont se revêt le « moi » christique. Car tous ces actes favorisent l'amour – et tel est bien le sens de cette parole : « Tout ce que vous faites à mes frères, c'est à moi que vous le faites ».

Par nos actes d'amour, nous édifions le corps éthérique du Christ, tandis que ceux que nous accomplissons dans le monde sous l'impulsion de notre conscience lui créent ce qui correspond au corps physique. Quand la terre aura achevé son cycle, quand les hommes auront compris ce que sont les véritables forces morales, génératrices du bien dans le monde, alors sera libérée la puissance christique qui, tel un « moi », a pénétré dans l'évolution de l'humanité par le mystère du Golgotha. Ce « moi » sera revêtu d'un corps astral tissé par la foi, par tous les actes qu'inspirent à l'homme son émerveillement devant le monde, – d'une sorte de corps éthérique formé par les actes d'amour, – et enfin d'une enveloppe comparable au corps physique, générée par les actes qu'inspire la conscience.

C'est ainsi que l'évolution future de l'humanité s'accomplira par la coopération des forces morales de l'homme et de l'impulsion créatrice du Christ. Dans les perspectives de l'avenir, l'humanité surgit comme un organisme immense. Les hommes apprendront à lui incorporer progressivement leurs actes, édifiant ainsi les enveloppes dont nous venons de parler et créant au cours de l'évolution terrestre les bases d'une vaste communauté que la force du Christ imprénera totalement.

Il n'est donc point nécessaire de prêcher la morale, mais il est, par contre, possible de la fonder, en s'appuyant sur les événements réels du présent et du passé, par lesquels se confirment les impressions de certaines natures particulièrement sensibles. Lisez la lettre qu'écrivit Goethe lors de la mort de son ami, le duc Charles-Auguste de Weimar, et les mots remarquables qu'il nota ce même jour dans son journal, en l'an 1828, trois ans et demi avant sa propre mort : « Le monde raisonnable, dans son ensemble, doit être considéré comme un vaste individu immortel qui générant sans cesse la nécessité se rend maître ainsi du hasard lui-même ».

Cette parole ne revêt-elle pas un sens concret quand nous nous représentons cet « Individu » agissant au milieu de nous et que nous nous sentons liés à lui par notre propre activité créatrice ? Il est entré dans l'évolution humaine par le mystère du Golgotha et les hommes, en dirigeant leur vie comme il a été dit plus haut, s'organisent autour de lui, comme les enveloppes autour du noyau de l'être.

Il me resterait encore bien des choses à dire concernant la vertu, au point de vue anthroposophique. En particulier, je pourrais m'étendre longuement sur la véracité et ses rapports avec le karma. L'Anthroposophie fera pénétrer l'idée du karma dans le courant de l'évolution humaine et l'on apprendra de plus en plus à considérer la vie sous ce jour et à conformer ses vertus au karma. On comprendra qu'il n'est pas juste de renier ses actions passées dans ses actions futures, qu'il faut mettre de la suite dans sa vie en prenant sur soi les conséquences de ses actes. Il est facile de se rendre compte combien cette attitude est encore rare.

L'être se révèle dans ses actions. Or, une fois accomplies, il cesse, en général, d'en tenir compte, alors qu'elles devraient lui interdire certaines autres actions. Il

faut apprendre à se sentir responsable de ses actes, à devenir conscient de son karma. C'est encore là une conclusion que vous pourrez tirer de ces conférences. Si vous suivez les directives qui y sont données, vous en trouverez d'autres par vous-mêmes et vous verrez combien ces idées sont fécondes quand on les développe.

L'être humain ayant pour destinée de se réincarner constamment, jusqu'à la fin de l'évolution terrestre, son devoir est de transformer par des actes de sa libre volonté toute faute qu'il aura pu commettre, dans un sens ou dans l'autre, sous le rapport des vertus que nous avons examinées, de manière à rétablir l'équilibre, à retrouver le juste milieu et à réaliser le but qui s'offre à lui, à savoir revêtir d'enveloppes le « moi » christique.

Ainsi nous ne nous contentons pas d'un idéal abstrait de « fraternité universelle », lequel revêt d'ailleurs une grande puissance, lorsqu'on lui donne pour base les conceptions anthroposophiques – mais nous reconnaissons la réalité de cette impulsion spirituelle qui a été donnée à l'évolution terrestre par le mystère du Golgotha. Il nous apparaît nécessaire alors de travailler sur notre âme sensible, sur notre âme pensante et notre âme consciente, afin de réaliser l'Être Idéal, de nous unir à l'« Individu » immortel.

La possibilité de l'évolution future repose entièrement sur l'accomplissement de cette mission terrestre. Cette pensée s'exprime dans le second principe de morale : « Tout acte que tu accomplis, comme s'il n'émanait que de toi seul, t'éloigne de l'Être Immortel et te rend destructeur. Tout acte, par contre, que tu accomplis dans le but de collaborer à son édification, fait progresser l'évolution et accroît la vie de l'organisme cosmique ».

L'énoncé de ces deux principes suffit à démontrer que nous ne prêchons pas la morale, mais cherchons à la fonder. Car terrible, redoutable et capable de refouler en nous les mauvais instincts – est cette pensée que nous pourrions détruire par nos actes ce que nous avons pour

mission de construire. Enthousiasmante au contraire et génératrice d'impulsions morales puissantes est la pensée que nous édifions le grand organisme cosmique et nous incorporons à lui par nos actes. Exposer ces choses, ce n'est pas prêcher la morale, c'est donner voix à des pensées qui possèdent un pouvoir éthique et peuvent fonder la morale.

Plus nous cultivons la vérité, plus notre pensée et notre attitude anthroposophiques seront imprégnées de morale. Je m'étais donné pour tâche d'exposer ces choses au cours de ces trois conférences. Bien des points n'ont pu être qu'effleurés, vos âmes les développeront elles-mêmes. C'est ainsi que, disséminés sur la surface de la terre, nous resterons cependant en contact les uns avec les autres. Nous nous sommes réunis pour une étude commune. Si nous laissons se prolonger en nous l'écho des pensées qui nous ont occupés ici, nous réaliserons cette vie spirituelle véritable que l'anthroposophie doit fonder dès aujourd'hui. Nous allons nous séparer, mais nous ne doutons pas que ce sont surtout nos pensées anthroposophiques qui nous unissent et cette certitude est, en même temps une force morale.

Le sentiment d'être unis par les mêmes idéals, avec des êtres dont on est, en général, séparé dans l'espace, mais que l'on retrouve cependant, en certaines occasions spéciales, comporte une force morale plus grande que la constante communauté de vie. C'est ce sentiment qui remplit mon âme à la fin de ces conférences et avec lequel je prends congé de vous.

Je suis persuadé que s'il est compris dans son sens véritable, ce sentiment créera la base de la vie quotidienne anthroposophique en voie de développement. Que ces pensées, que ces sentiments forment la conclusion de notre étude.

ÉDITIONS DU CENTRE TRIADES

4, rue Grande-Chaumière, Paris 75006

Tel. 326-46-76 C.C.P. 34 422 10 Y La Source

Extrait du Catalogue

Rudolf Steiner :

L'ésotérisme chrétien,

L'univers, la terre et l'homme,

Les manifestations du Karma,

Le monde des sens et le monde de l'esprit,

Quatre Drames-Mystères.

O.-J. Hartmann :

Faust et la rencontre avec le Mal.

H.-E. Lauer :

L'Anthroposophie et l'avenir du christianisme.

{1} Cf. Rudolf Steiner : « Quatre Drames-Mystères ».

{2} Cf. « L'Éducation de l'Enfant du point de vue de la Science Spirituelle ».

{3} Nous ne parlons pas ici des incarnations passées ou futures des individualités des apôtres, mais seulement des antécédents physiques des corps dans lesquels elles s'incarnèrent. Il faut toujours distinguer entre la succession des incarnations et la descendance physique.